
3 1761 07867523 8

Henri Letondal

Fantoches



MONTRÉAL
L'IMPRIMERIE DES ÉDITEURS LIMITÉE
133 rue Saint-Laurent
1922



FANTOCHES

DU MÊME AUTEUR

(En préparation)

LE PETIT THÉÂTRE

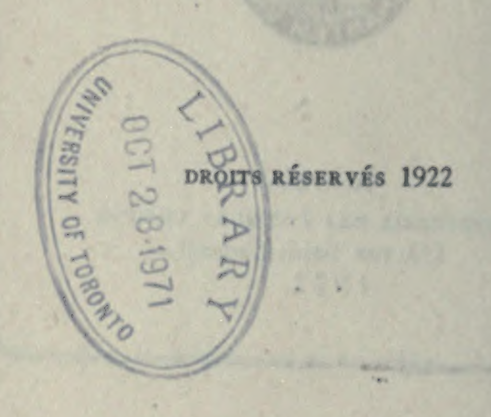
Henri Letondal

Fantoches



MONTRÉAL
L'IMPRIMERIE DES ÉDITEURS LIMITÉE
133 rue Saint-Laurent
1922

Il a été tiré de cet ouvrage 50 exemplaires sur papier de luxe.



Les fantoches qui animent ces pages sont des personnages assez anonymes, encore que reconnaissables, malgré les traits un peu soulignés de leurs silhouettes.

A ces pauvres fantoches, qui m'ont fourni le sujet, je rends les tableaux qu'ils m'ont inspirés. Ils goûteront peut-être l'ironie qui se dégage de leurs mouvements et de leurs attitudes.

Aux lecteurs plus sérieux de chercher la morale qui ressort de la comédie de tous les jours.

H. L.


Le
départ

FANTOCHES

LE DÉPART

Une gare rustique dans un endroit de villégiature à la mode. Georges Dufault doit partir par le train de trois heures quinze. Des jeunes gens ont interrompu leur partie de tennis pour aller serrer la main de leur camarade. Des jeunes filles en robes claires encombrent le petit quai de la gare.

Georges, entouré d'admiratrices, prend un air de circonstances. Il tient gauchement un énorme bouquet de fleurs que des mains féminines cueillirent pour lui—le veinard!

L'heure approche.

Georges.— . Oh! oui, je regrette nos promenades sur la grève!. . . Hélas! tout a un lendemain; les plaisirs ne durent pas éternellement!

Une jeune fille.—On peut les prolonger.

Georges.—*(aimable)* Pas toujours, mademoiselle . . .

LA JEUNE FILLE.—Oh! quand on veut!

GEORGES.—Précisément, c'est quand on veut...

UNE AUTRE JEUNE FILLE.—Qui vous empêche de rester?

GEORGES.—Le devoir, mademoiselle. Une lettre de mon chef de bureau...

UNE BLONDE.—A-t-on idée de retourner à la ville quand il fait une chaleur pareille!

UNE BRUNE.—Partir quand nous commençions à nous amuser!

UNE JEUNE FILLE SANS CHARMES.—Est-ce que nous vous faisons fuir?

GEORGES.—(*sans conviction*) Mais non ..

LA BLONDE.—Vous nous écrirez?

GEORGES.—(*prétentieux*) Certes. J'écrirai une carte postale adressée à toutes les jeunes filles de l'hôtel. Il n'y aura pas de jalouses!

LA BRUNE.—Alors, personne ne la lira.

GEORGES.—Pourquoi pas?

LA BRUNE.—Une lettre n'a plus d'intérêt dès qu'elle cesse d'être personnelle.

GEORGES.—(*moqueur*) Voilà qui explique l'indiscrétion des femmes de chambre!

UN AMI EN RETARD.—Bon voyage, Georges!

GEORGES.—Merci.

MADAME DUFAULT.—(*à son fils*) Tu n'as rien oublié? Les malles sont "*checkées*"?

GEORGES.—Oui, maman, ne t'inquiète pas.

MADAME DUFAULT.—C'est malheureux que tu partes si tôt. Ton père m'a écrit qu'il arri-

vait demain. Tu vas te trouver seul à Montréal...

GEORGES.—En ce moment, il paraît qu'on étouffe à Montréal!

MADAME DUFAULT.—C'est bien ta faute si tu y vas.

GEORGES.—Comment, ma faute? Je voudrais bien rester, moi! C'est le bureau qui me réclame: un employé veut prendre congé.

MADAME DUFAULT.—(*très grande dame*) Avec le nom de ton père, tout peut s'arranger! Tu aurais pu fort bien leur répondre que tu ne pouvais pas accepter!

GEORGES.—C'est facile à dire! Tu oublies que je suis au bureau depuis deux mois seulement. J'ai tout intérêt à me gagner la sympathie de mes patrons.

LA JEUNE FILLE SANS CHARMES.—Vous nous reviendrez?

GEORGES.—Hélas! non, mademoiselle, je suis pris jusqu'au mois de septembre ... et de septembre jusqu'à octobre! Que voulez-vous? c'est la vie!.. Lorsqu'on est dans les affaires,on ne s'appartient plus!

MADAME DUFAULT.—Georges! Voilà le train!...

(*Brouhaha. Georges cherche ses malles. Il serre rapidement la main des jeunes filles. Les jeunes gens le prennent tout à coup et le soulèvent à bout de bras, ce qui détruit l'équilibre du bouquet*

des fleurs. Après cette démonstration un peu bruyante, qui fait sortir la tête aux voyageurs, Georges arrive au marche-pied du wagon, embrasse sa mère et dit des phrases qui sont perdues dans le chahut des amis.)

Quelques voix.—Bon voyage!... Tu prieras pour nous!.. N'oublie pas de lui écrire!..L'as-tu embrassée avant de partir?... Lui as-tu donné des chocolats?

Le chœur des amis.—Partir c'est mourir un peu!... Mourir, c'est partir beaucoup!.. Tu t'en vas et tu nous quittes, tu nous quittes et tu t'en vas!..

Un coup de sifflet. Le train s'ébranle. Le chœur des amis continue à chanter, histoire de noyer son chagrin dans l'allégresse. Après de nouvelles poignées de mains, de nouveaux bonjours, Georges pénètre dans le wagon. Il dépose ses valises sous une banquette et s'enfonce confortablement dans les coussins. Le train file maintenant à bonne allure, donnant à Georges l'illusion que c'est la forêt qui marche, comme dans Macbeth.

Au bout de quelques instants. Georges sort lentement de la poche de son veston la lettre du chef de bureau qui le rappelle précipitamment.

GEORGES.—(*lisant*)

"Je serai là pour vous attendre. Votre train arrivera vers les cinq heures; vous me rencontrerez dans la salle d'entrée, à la gare.

Affectueusement,

Eléanore."

(*souriant avec satisfaction*) Et maintenant, je n'espère qu'une chose: c'est que mon train arrive à l'heure!..

◘


L'HEURE
TARDIVE

L'HEURE TARDIVE

Un coin de rue n'offrant d'autre perspective que celle d'un mur de pierre et d'un poteau ventripotent. Le vent souffle avec méchanceté, soulevant des débris de journaux qui dansent une ronde folle. Les reverbères se mirent dans les rails du tramway. Des noctambules, par petits groupes, grelottent misérablement en attendant le tramway qui ne vient pas. Les bocaux, vert et rouge, d'une pharmacie brillent encore bien que l'intérieur soit éteint. De temps en temps, quelqu'un s'aventure sur la voie ferrée, au risque de voir s'envoler son chapeau, et regarde au loin un invisible petit point lumineux.

Il est deux heures du matin.

PREMIER JEUNE HOMME CHIC.—Tu ne regrettes pas, toi, d'être parti le premier ?

SECOND JEUNE HOMME CHIC.—Un peu. Les autres vont danser jusqu'à trois heures ...

PREMIER JEUNE HOMME CHIC.—Comme ça, ils pourront aller entendre la messe de cinq heures et demie !

SECOND JEUNE HOMME CHIC.—Tiens, c'est vrai! C'est demain dimanche...

PREMIER JEUNE HOMME CHIC.—Nous allons passer pour des flancheurs: Marguerite et Jeanne nous ont vu partir seuls...

SECOND JEUNE HOMME CHIC.—Tant pis; je n'en puis plus... J'ai hâte de dormir!

(*Une bourrasque fait grincer les enseignes de la pharmacie.*)

LA FEMME AU MANTEAU EN FAUSSE LOUTRE.—J'ai froid! Et pas un magasin où entrer se réchauffer!...

SON MARI.—Veux-tu marcher jusqu'à l'autre coin? Ça nous dégourdira...

LA FEMME AU MANTEAU EN FAUSSE LOUTRE.—Merci! Je tombe de sommeil... Etait-ce assez embêtant chez ton ami Lavoisier!
Celui-là, je le retiens! Si jamais tu me prends à retourner chez lui! Avec ça que Madame Lavoisier parlait continuellement de ses toilettes et regardait d'un oeil dédaigneux ma petite robe en soie mauve!... Ils ont beau être plus riches que nous, les Lavoisier, tout ce qu'ils achètent a l'air commun: ils n'ont aucun goût...

SON MARI.—Il m'a fait fumer ses plus mauvais cigares!

LA FEMME AU MANTEAU EN FAUSSE LOUTRE.—

Et les bonbons qu'ils nous ont passés! Des chocolats tout moisis!

SON MARI.—Et le scotch de troisième classe qu'ils nous ont fait boire...

LA FEMME AU MANTEAU EN FAUSSE LOUTRE.—Attention à ton chapeau, Narcisse!

(*Nouveau coup de vent.*)

LA GRISETTE.—T'es un drôle de type, toi! T'as toujours chaud!

SON HOMME.—Toujours.

LA GRISETTE.—Quand vas-tu me l'acheter mon collier de perles?

SON HOMME.—La semaine prochaine, mon gros lou!

LA GRISETTE.—Je t'aime bien, tu sais...

(*Ils rient. A deux pas, un couple très uni lutte contre le froid.*)

LUI.—(*continuant une conversation qui dure depuis assez longtemps.*) Oui, je profite de cet instant qui vous fait plus près de moi. Je suis timide, je ne sais pas bien parler aux femmes... Alors, vous comprenez, j'hésitais, je ne savais plus si je devais tout dire ou bien demeurer ainsi, silencieux...

ELLE.—Et maintenant?

LUI.—Maintenant, j'ose vous parler avec franchise,

j'ose vous avouer tout ce que je vous cache depuis une semaine...

Elle.—Une semaine! C'est vrai, il y a une semaine que je vous ai rencontré...

Lui.—Au bal chez Gertrude Fullum. Oui, je me souviens: vous aviez une toilette rose...

Elle.—Bleue!

Lui.—C'est ça: bleue: (*à part*) Imbécile, je confondais! (*haut*) Ah! quel bleu! un bleu adorable, tendre, caressant!... Et votre coiffure ondulée vous faisait si jolie, si jolie... Je vous ai regardée et je vous ai aimée.

Elle.—Comme ça? tout d'un coup?

Lui.—Tout d'un coup! Oh! ça n'a pas été long! le temps de me retourner et de vous apercevoir... Vous savez, il y a des gens qui ne croient pas à ces amours-là: il ne faut pas les écouter.

Elle.—Pourquoi?

Lui.—Mais parce que...mon Dieu! En amour, il n'y a pas de lois!

Elle.—(*chantonnant*)

"L'amour est enfant de Bohême."
"Qui n'a jamais connu de lois!"

Lui.—Vous voyez, je ne vous le fais pas dire: cette chose-là existe depuis longtemps...

Elle.—L'amour?

Lui.—Non: *Carmen!*..L'amour aussi, du reste, et depuis beaucoup plus longtemps que *Carmen!*

Enfin, tout à l'heure, lorsque je vous ai confié mon secret, j'ai eu peur.

ELLE.—Peur ?

LUI.—De vous! Songez donc: si vous m'aviez grifflé ?

ELLE.—Je n'ai jamais gifflé personne.

LUI.—Ça ne fait rien. J'aurais pu être le premier.

ELLE.—Et puis, je ne pouvais pas.

LUI.—Vous ne le pouviez pas ?

ELLE.—(*baissant les yeux*) Mais non, puisque...moi aussi je vous aime...

LUI.—Comment vouliez-vous que je le sache? Vous êtes si peu démonstrative... Ça, par exemple Ah! mais...je...

ELLE.—Ce tramway ne vient pas!...

LUI.—(*amoureusement*) Si vous saviez comme cela m'importe peu! C'est délicieux de rester ainsi tous les deux, l'un près de l'autre... J'en oublie le froid, l'heure, tout!...

ELLE.—Oui, mais moi je n'oublie pas que nous devons aller à la messe demain. Il n'y a plus de messe à midi moins le quart maintenant; alors, je ne peux plus faire la grasse matinée. Ce n'est pas tout. Vous savez, je suis revenue très tard hier, je me suis fait gronder et je suis sûre que, ce soir...

LUI.—Décidément, vous serez toujours une jeune fille rangée!...

(*Tout près du poteau, un vieux monsieur se*

tient immobile comme une statue. Il regarde du coin de l'œil l'horizon toujours sombre et remonte frileusement son col de fourrure.)

LE VIEUX MONSIEUR.—(*grommelant*) Quel temps de chien!...J'ai manqué le dernier tramway. Il m'a passé au nez comme je sortais de chez Albert. C'est toujours ainsi. Ah! ce que je suis malchanceux avec les tramways!... Je suis sûr que si j'étais arrivé au coin cinq minutes plus tôt, je l'aurais manqué quand même! Voilà ma veine!... Autre exemple: j'ai un neveu qui fait de la littérature; il écrit dans le *Quartier Latin*. Je ne sais pas ce qu'il fiche à l'université, mais son père me dit qu'il a énormément de talent. L'autre jour, je sors de chez moi pour acheter le *Quartier Latin*: le dernier numéro venait d'être enlevé! Oh! je n'ai pas de chance!... (*claquant les dents*) Ce tramway se fait vraiment trop désirer! Et Fernande qui m'attend! La chère vieille! Elle a dû s'endormir dans un fauteuil... Nom d'un chien qu'il fait froid! Ça y est: je vais attrapper une bronchite! Avec ma veine,je n'en serais pas surpris... Oh! sapristi!

(*Brusquement une bourrasque enlève le chapeau du vieux monsieur. Ce dernier se met à courir après son couvre-chef qui est maintenant le jouet des vents et se promène partout. A ce moment, le tramway s'arrête au coin. Tous les autres*

personnages y montent. Un temps. Puis, la voiture repart. Quelques minutes plus tard, le vieux monsieur revient avec son chapeau et reste stupéfait, au milieu de la voie ferrée, devant le tramway qui file là-bas.)

LE VIEUX MONSIEUR.—Nom d'un chien de nom d'un chien !!!...

□

"LE MIROIR"

JOSEPH BRACK, prisonnier, 38 ans.
MADAME BOUGAINVILLE, dame de charité.
LE DIRECTEUR de la prison.

La scène se passe dans la cellule de Joseph Brack, à la prison municipale de Vieux-Port. Joseph Brack est une bonne face d'abruti. Il est musclé comme un athlète, et montre, lorsqu'il rit, de longues dents jaunâtres.

Madame Bougainville, présidente de la S.P.P. (*Société Protectrice des Prisonniers!*), veuve depuis un nombre incalculable d'années, tant la mémoire de son mari est absente, fait preuve chaque semaine des ressources inépuisables de son dévoûment. Elle prodigue aux détenus des attentions un peu trop prononcées. C'est une personne compatissante et onctueuse, cherchant, avec un peu d'indiscrétion peut-être, le bien des prisonniers. Avec la bonne volonté d'être aimable et de bien disposer ces messieurs, elle ne s'aperçoit pas qu'au contraire elle les assomme et les dégoûte à jamais de sa compassion.

Joseph Brack est à causer avec Madame Bougainville. Madame la présidente lui fait sa visite hebdomadaire.

MADAME BOUGAINVILLE.—Comment vous sentez-vous, ce matin, mon ami?

JOSEPH.—Je suis bien malade...ouais! Je dors tout le temps!...

MADAME BOUGAINVILLE.—Vous manquez d'activité, sans doute?

JOSEPH.—(*sans comprendre*) Ici, la nourriture est pas trop mal... Ah! c'est pas forçant comme mon travail d'avant!

MADAME BOUGAINVILLE.—Vous étiez journalier, m'avez-vous dit?

JOSEPH.—Oh! ben, vous savez, je faisais un peu de tout... le dimanche, je vendais des peanuts dans les théâtres!...

MADAME BOUGAINVILLE.—Vous m'inspirez beaucoup de sympathie.

JOSEPH.—Ouais?

MADAME BOUGAINVILLE.—Je vois que vous êtes un brave homme. Je parlerai certainement de vous au directeur de la prison.

JOSEPH.—Si vous pouviez me faire sortir plus vite: j'en ai encore pour six mois!...

MADAME BOUGAINVILLE.—On vous a condamné pour une bagatelle, n'est-ce pas?

JOSEPH.—Vous l'avez dit: ça ne valait pas la peine de m'enfermer pour ça, pour une... comment que vous dites?

MADAME BOUGAINVILLE.—Bagatelle...

JOSEPH.—Ouais, pour une... (*trouvant le mot plus juste*) "gabince"!... Savez-vous ce que j'ai volé? Un miroir.

MADAME BOUGAINVILLE. — (*naivement*) Un miroir?

JOSEPH.—Ouais, un miroir!... C'est pour ça qu'on ma donné un an de prison. Vous croyez que c'est juste, vous?

MADAME BOUGAINVILLE.—Courage, mon brave homme. Il ne faut pas vous chagriner comme ça! Vous avez conscience de ne pas mériter votre punition, n'est-ce pas?

JOSEPH.—Non, Seigneur, je ne la mérite pas!

MADAME BOUGAINVILLE.—Eh bien! soyez héroïque! Supportez le châtiment sans rien dire... C'est peut-être une épreuve que le bon Dieu vous envoie?

JOSEPH.—Ouais?

MADAME BOUGAINVILLE.—Mais si! Rappelez-vous votre enfance, vos bonnes actions, tout un passé de vie honnête...et cela vous donnera un peu de résignation! Sans doute, vous vous êtes éloigné du bon chemin, mais vous pouvez y revenir!...

JOSEPH.—Vous êtes ben aimable, ma chère dame.

Moi je ne demande pas mieux d'être un homme honnête...

MADAME BOUGAINVILLE.—(*à part*) Quel brave coeur! (*haut*) Je dois vous quitter, mon ami: il faut que je visite aussi les autres prisonniers... (*avec un sourire affectueux*) Vous pouvez compter sur moi. Je ferai tout mon possible pour que vous soyez libre bientôt!

JOSEPH.—Merci ben, ma bonne dame.

MADAME BOUGAINVILLE.—Au revoir, mon ami... au revoir!... (*en sortant, à elle-même*) Un simple miroir! Le condamner à un an de prison pour le vol d'un simple miroir!... O justice humaine quelle décadence!... Cet homme que tu réduis à l'abrutissement pourrait devenir un honnête citoyen!... Et tu le condamnes! Et tu le plonges dans l'ignominie!... (*un soupir*). Un simple miroir!... Il faut que j'en parle au directeur de la prison!...

Chez M. Tourclé, le directeur. Neuf heures du soir.

Chambre carrée, très unie, meublée avec une sobriété de prison. M. Tourclé est à sa table de travail. Un employé en veston blanc achève de classer des cartes dans un tiroir.

On frappe à la porte.

LE DIRECTEUR.—Allez ouvrir.

(*L'employé obéit et s'efface pour laisser passer Madame Bougainville.*)

MADAME BOUGAINVILLE.—(*après s'être avancée timidement jusqu'à la table*) Bonsoir, Monsieur Tourelé, je regrette de vous déranger à cette heure-ci...

LE DIRECTEUR.—Je vous en prie, madame la présidente... asseyez-vous.

MADAME BOUGAINVILLE.—(*retrouvant son aplomb*) C'est à propos d'un prisonnier que je voudrais recommander à votre clémence...

LE DIRECTEUR.—Ah?.. Vous êtes persuadée que ce n'est pas un fareeur?

MADAME BOUGAINVILLE.—(*protestant*) Oh! monsieur le directeur! Un si brave homme!....

LE DIRECTEUR.—Son nom?

MADAME BOUGAINVILLE.—Joseph Brack.

LE DIRECTEUR.—Est-ce que ce n'est pas le gros de la cellule No 71 ?

MADAME BOUGAINVILLE.— Oui, monsieur le directeur.

LE DIRECTEUR.—Attendez... Nous allons examiner le dossier de ce brave homme!... Julien, voulez-vous me donner la fiche du prisonnier Joseph Brack?

MADAME BOUGAINVILLE.—Oh ! vous savez, son cas mérite toute votre indulgence! Songez donc, il n'a volé qu'un miroir.

(*L'employé apporte le dossier en question.*)

LE DIRECTEUR.—(*qui a consulté la fiche, éclatant de rire*) Eh bien! C'est un joli farceur, votre protégé, madame Bougainville!... Il est vraiment digne de pitié!... Mais madame, ce n'est pas un miroir ordinaire qu'il a volé: c'est une immense glace de Venise, d'un prix fabuleux, qu'il a déménagée en plein jour. Il s'était même servi d'une voiture de transports!.. Son vol a été enregistré par les journaux comme un des plus audacieux de l'année. (*riant*) Ah! oui, c'est un roublard, ce Joseph!... Ah! ah!..un miroir! Il avait oublié de vous dire quel miroir!...

MADAME BOUGAINVILLE.—(*consternée, n'osant pas croire ce que vient de dire le directeur*) Oh! je vous demande pardon, monsieur Tourclé... J'avais cru... Il avait l'air d'un si brave homme... j'étais loin de soupçonner... Mes excuses, monsieur le directeur!

Et Madame Bougainville sort, complètement ahurie, pendant que le directeur et son employé se tordent dans leurs fauteuils.

⊡

LE BAROMÈTRE

MADAME
MONSIEUR
BÉBÉ
VICTORINE

À la campagne.
Un intérieur anglais; ameublement d'osier.
Sept heures du soir.

Bébé, six ans, en pyjamas, est étendu à plat ventre, au milieu de la pièce, le nez dans L'ALBUM DES BELLES IMAGES.

MADAME. — (*appelant*) Victorine!.. (*crescendo*) Victorine!... (*fortissimo*) Victorine!

(*Victorine entre*)

Je crois que vous devenez sourde, Victorine; je suis toujours obligée de vous appeler trois fois.

VICTORINE.—(*vague*) L'habitude!

MADAME.—Allons, ne faites pas la niaise, hein?... Monsieur est entré? J'ai entendu battre la porte de côté.

VICTORINE.—La porte de côté?.. oui.. c'est Julien qui est parti au devant de monsieur.

MADAME.—Le train n'est donc pas encore arrivé?

VICTORINE.—Si, madame... il vient même de siffler.

MADAME.—Qui?

VICTORINE.—Ben... le train!

MADAME.—Je n'ai rien entendu.

VICTORINE.—(*vague*) L'habitude!...

MADAME.—Montez préparer le lit de monsieur Ernest. Vous me crispez!

VICTORINE.—L'habit... Bien, madame!

(*Elle sort*)

BÉBÉ.—(*levant le nez*) Qu'est-ce que c'est que ça, une soupape?

MADAME.—C'est quelque chose qui bouche.

BÉBÉ.— Ah!...

(*un temps*)

BÉBÉ.—(*relevant le nez*) Qui bouche quoi?

MADAME.—Ce que tu voudras!...

(Silence)

BÉBÉ.—Alors...comme ça, Ririne... c'est une soupape?

MADAME.—Victorine?

BÉBÉ.—Ben oui! Papa dit toujours qu'elle t'en bouche un coin!

MADAME.—Veux-tu bien te taire! Ton père n'a jamais dit une chose pareille...

BÉBÉ.—Il ne dit pas que Ririne...?

MADAME.—Assez! Je ne veux pas que tu répètes les phrases de ton père!...

(Bébé se replonge dans l'Album)

MONSIEUR.—*(entrant tout joyeux, tenant un volumineux paquet sous le bras)* C'est moi! me voilà!... Bonsoir, la petite femme!...*(prenant Bébé dans le bras qu'il a de libre)* Qui est-ce qui embrasse son papa?

BÉBÉ.—C'est Nénesse!

MADAME.—*(embrassant Monsieur)* Tu as fait un bon voyage?

MONSIEUR.—Comme d'habitude.

MADAME.—Qu'est-ce que tu tiens là?

MONSIEUR.—Mais...bébé?

MADAME.—Non sous l'autre bras?

MONSIEUR.—*(remettant Nénesse par terre)* Ah! ça, c'est ma surprise, ma grosse surprise!... Regardez bien!

(*Il enlève les ficelles, le papier d'emballage, et brandit un énorme baromètre assez prétentieux, assez luisant. Extase de la famille. Bébé en reste comme pétrifié.*)

MADAME.—Un baromètre? Pourquoi faire?

BÉBÉ.—Oh! que c'est beau, ça, papa!...

MONSIEUR.—Oui, mais ne touche pas... ce n'est pas un joujou.

(*Bébé recule et contemple de loin*)

MADAME.—Quelle est ton idée?

MONSIEUR.—(*tenant toujours le baromètre et gesticulant*) Mon idée? Elle est sublime, originale, mon idée!... Tu vas voir. J'accroche ce baromètre, là, près de la porte. Le matin, nous descendons, je descends... (*il mime ce qu'il dit*) je déjeune, nous déjeunons, je regarde, je consulte le baromètre. S'il indique: "*Beau. Fixe*", nous allons nous promener en chaloupe sur le lac, avec Bébé. S'il indique: "*Pluie. Orage électrique*," nous ne sortons pas. Nous invitons nos voisins, les Racuir, à venir faire une petite partie de bridge. Nous évitons d'attraper la pluie et nous pouvons être certains de la température!... Hein? Sublime, mon idée!...

MADAME.—(*considérant le baromètre*) Le fait est qu'il est joli. Et puis, en le plaçant là, près de la porte, comme tu dis, il ferait très bien. Nos voisins, les Racuir, vont être jaloux...

MONSIEUR.—Dame, tout le monde ne peut pas se payer le luxe d'un baromètre comme ça. Ah! mais non! Celui-là, c'est un baromètre d'une exactitude phénoménale. Le marchand m'a dit qu'il était merveilleusement perfectionné.

MADAME.—Tu as payé ça cher?

MONSIEUR.—Hum!.. C'est une occasion! Cinquante dollars...

MADAME.—(*rêveuse*) Le prix du chapeau que je voulais acheter chez Mimi!...

MONSIEUR.—(*radieux*) Tu l'auras ton chapeau ma poulette. Tu l'auras demain, je te le promets!... Hein? Cette fois, ça t'en bouche un coin!

BÉBÉ.—(*triomphant*) Papa l'a dit! Papa l'a dit!

MONSIEUR.—(*prenant bébé dans ses bras*) Papa l'a dit? Qu'est-ce qu'il dit papa?

BÉBÉ.— Ça t'en bouche un coin.

MONSIEUR.—Naturellement! (*l'embrassant*) Cher Nénesse à son père!.. On ne peut rien dire devant lui, il remarque tout... Fais bien attention hein bébé? Ne touche pas au baromètre! Je te le défends.

BÉBÉ.—Bien sûr, papa, que j'y toucherai au mètre!

MONSIEUR.—Tu y toucheras? tu y toucheras?... Répète un peu pour voir!

BÉBÉ.—Te fâche pas, 'tit père, j'y toucherai pour savoir le *temps qu'est rature* !...

Monsieur.—(*riant*) La température, Nénesse.. tem-pé-ra-tu-re! Tu vois, Gabrielle, il a trouvé ça

tout seul. Ah! nous pouvons bénir le ciel de nous avoir donné un fils intelligent!...

Deux semaines plus tard (*comme au cinéma*)
Même décor.
Même heure.
Il n'y a personne. Monsieur entre en improvisant un refrain.

MONSIEUR.— Les vieux ch'mins d'fer
Chtt ! Chtt ! Chtt ! Chtt !
Sont un enfer !
Bing ! Bing ! Bing ! Bing !
Ça n'va pas vite,
Pouf ! Pouf ! Pouf ! Pouf !
Moi ça m'irrite !
Les vieux ch'mins d'fer
Chtt ! Chtt !...

(*s'arrêtant net*) Tiens, mon baromètre a disparu! Où est Gabrielle? (*appelant*) Victorine!

(*Victorine entre*)

MONSIEUR.—Madame est là?
VICTORINE.—Elle est en haut avec le p'tit.
MONSIEUR.—Vous n'avez pas vu mon baromètre?
VICTORINE.—Vot' baromètre?
MONSIEUR.—Oui, ne faites pas l'idiote! Le baromètre qui était là il n'y a pas deux jours. Où est-il?
VICTORINE.—J'sais pas, monsieur.
MONSIEUR.—Vous ne savez jamais rien, vous!

VICTORINE.—(*vague*) L'habitude!...

MONSIEUR.—Hein?

VICTORINE.—J'ai rien dit!

MONSIEUR.—Vous êtes stupide, ma fille! Allez dire à madame que je suis arrivé.

VICTORINE.—Oui, monsieur.

MONSIEUR.—Depêchez-vous! Qu'est-ce que vous attendez? Vous êtes d'une lenteur!...

VICTORINE.—(*vague*) L'habitude!...

MONSIEUR.—Quoi?

VICTORINE.—J'y vais tout de suite.

(*Elle sort*)

(*Monsieur va au fond, regarde l'endroit où il avait accroché le baromètre, revient, ouvre un placard, soulève les fauteuils, comme s'il pouvait y avoir un baromètre en dessous...*)

(*Madame entre.*)

MADAME.—Ah! te voilà, toi!

MONSIEUR.—Oui. Je viens d'arriver. Tu n'as pas entendu siffler le train?

MADAME.—(*méprisante*) Siffler le train! Non, comme si je n'avais que ça à faire, moi entendre siffler le train!...

MONSIEUR.—Bon, bon! Ne te fâche pas! (*affectant un petit ton détaché*) Dis donc, tu n'aurais pas vu mon baromètre, par hasard?

MADAME.—(*éclatant*) Ton baromètre? Ah! eh bien, il est propre ton baromètre! Je te conseille d'en parler!

MONSIEUR.—Quoi ? quoi ? Qu'est-ce qui te prend ?

MADAME.—Il me prend que tu as eu une fameuse idée le jour où tu as dépensé cinquante piastres pour une bêtise pareille!

MONSIEUR.—Mais, enfin, explique-toi! Où est-il ce baromètre ?

MADAME.—Où il est ? Tu le demandes ? Eh bien! il est en train de se ballader sur le chemin public,

MONSIEUR.—(*devenant absolument idiot*) Hein ?

MADAME.—Ah! tu peux courir longtemps si tu veux le rattraper. Je l'ai vendu au juif qui passe tous les jeudis pour acheter nos vieux vêtements.

MONSIEUR.—Tu as fait ça, malheureuse!

MADAME.—N'approche pas! Je te défends de me toucher!

MONSIEUR.—(*hors de lui*) Tu l'as vendu au juif ?

MADAME.—Au juif! oui, au juif!... Voilà ce que j'en ai fait de ton baromètre. Et tu peut t'estimer encore heureux qu'il me l'ait acheté quinze piastres!

MONSIEUR.—Quoi ?

MADAME.—C'est bien tout ce qu'il valait!

MONSIEUR.—(*s'arrachant les cheveux*) Nom d'une brique! Tu es devenue subitement folle! Pourquoi as-tu fait ça ?

MADAME.—Pourquoi ? Ah! je vais te le dire. J'ai même assez hâte de te faire cette confidence, mon vieux... Ce matin, Nénesse me demande:

"Maman, j'pourrais-t'i aller aux framboises avec Ririne ?"—"Attends un peu, que je lui réponds,je vais consulter le baromètre de ton père" Je regarde. Le baromètre de son père indiquait: "*Très beau*". Alors, je fais mettre à Nénesse son bel habit de matelot que grand-mère lui avait acheté pour sa fête, et je l'envoie cueillir des framboises avec Ernestine. Moi, je me dis: "Voilà le jour rêvé pour mettre le chapeau que Jules vient de m'acheter! "Nous partons tous les trois: Bébé, Victorine et moi. Il n'y avait pas une heure que nous avions quitté la maison que, crac! un orage épouvantable nous tombe sur la tête!... Et nous n'avions pas de parapluies !

MONSIEUR.—Nom d'une...

MADAME.—Tais-toi!... Je te prie de te taire! Laisse-moi finir. Bébé revient tout mouillé, crotté comme un chien .. jusqu'aux oreilles ! Et mon beau chapeau neuf, un chapeau que je n'avais pas encore mis, que je réservais pour une belle journée, avec lequel je voulais épater madame Racuir!

(*Elle prend un lambeau d'étoffe dans une corbeille*).

Tiens! regarde ce qu'il est devenu mon beau chapeau tout neuf!

MONSIEUR.—(*hurlant*) Ton chapeau! Je m'en fiche de ton chapeau!...

MADAME.—Ah! bien, c'est du propre! Ah! je te conseille de crier, mon cher. Tu peux être fier de toi. Mon chapeau vaut bien ton baromètre!

MONSIEUR.—(*complètement abruti*) Ça, par exemple!

(*Toux rauque, stridente, venant de l'étage supérieur.*)

MADAME.—Tu as entendu, n'est-ce pas? C'est ce pauvre petit Nénesse qui tousse à cracher ses poumons! Si ça a du bon sens! Tu devrais avoir des remords, espèce de sans-coeur! Tu l'as fait sortir à la pluie battante!...

MONSIEUR.—Moi? j'ai...

MADAME.—Oui, toi et ton truc de baromètre! Pour connaître la température, tu es capable de faire crever ton fils!... Tu es un mauvais père!...

(*Elle sort brusquement.*)

(*Monsieur tombe assis dans un fauteuil, assommé par les arguments de Madame. Il dit de temps à autre*): "Nom d'une brique! Si je m'attendais à ça!... Et le chapeau tout neuf qui valait bien le baromètre!... Allez donc raisonner avec Gabrielle! Nom d'une brique!..."

Monsieur, après avoir réfléchi quelques instants se dirige vers la bibliothèque, y prend un livre.

MONSIEUR.—(*lisant le titre*) "La cosmographie chez soi" ou "l'Art de connaitre les phénomènes terrestres, à l'usage des gens du monde."

(*Il ouvre le livre à la table des matières.*)

"Éclipses... Saisons... Température!" Nous y voilà!...

(*se mettant à étudier le chapitre en question*)

Dame, au collège, je n'étais pas un champion d'astronomie!...

(*Puis, rejetant le livre avec dégoût*).

Toute cette science-là ne vaut pas le diable!.. Parlez-moi d'un baromètre qui indiquerait les variations d'humeur de nos femmes!... Ça, ça t'en boucherait un coin mon vieux "Edison!"

□

CONFIDENCES

Le lobby de l'hôtel Plaisance. Il y a un peu de tout: deux cheminées, un comptoir pour les magazines, un bureau de poste.

Bob, est assis dans un énorme fauteuil, les yeux rivés sur un journal qu'il ne lit pas. Il est seul. On entend l'orchestre, à côté, qui fait le plus de tapage possible pour entraîner les danseurs et casser les oreilles de ceux qui ne dansent pas.

Bob est un garçon très vieux pour son âge, et qui croit que le titre de "blasé" va bien avec ses dix-neuf ans.

Fred, l'ami de Bob, guère plus âgé, entre dans le *hall*, et se dirige vers le bureau de poste.

Fred.—Il y a des lettres pour moi?

La buraliste.—Le courrier de ce soir, n'est pas arrivé, monsieur. Nous l'attendons bientôt...

Fred.—Merci... (*se retournant*) Tiens, Bob! Qu'est-ce que tu fais là?

Bob.—Tu vois: je lis!

FRED.—(*ricanant*) Quel intellectuel tu fais!

BOB.—Je t'en prie, ne blague pas... C'est tout ce qu'il y a d'intéressant, ce soir!

FRED.—(*s'asseyant*) Et nos danseuses?

BOB.—Puisque je te dis que ce journal est la seule chose intéressante...

FRED.—Alors, les jeunes filles et toi: brouillés?

BOB.—Non, mais c'est-à-dire qu'elles me tapent sur les nerfs.

FRED.—C'est très grave! (*Tirant son étui*) Une cigarette?

BOB.—(*en prenant une*) Merci... Tu comprends pourquoi je flâne ici au lieu d'être avec ces demoiselles...

FRED.—(*qui allume les cigarettes*) Mais c'est de la trahison ce que tu fais. Toi, le plus élégant de nos danseurs...

BOB.—Qui est-ce qui dit ça?

FRED.—Mais, tout le monde! Tiens, tout-à-l'heure, j'étais avec Lucile de Beaupré et nous te regardions danser. Elle ne tarissait pas à ton sujet... Voilà pourquoi je m'étonne de te voir ici. Tu es donc blasé?

BOB.—Un peu! Je reproche aux jeunes filles d'être toujours les mêmes. Il n'y a que le costume qui varie. (*Il lance quelques bouffées et reprend sur un ton qui veut paraître doctoral et sérieux.*) Dans le cercle des jeunes filles qui habitent cet hôtel, je distingue trois classes: les indépendantes, les sensibles et les insensibles....

FRED.—Distinction subtile! (*il rit.*)

BOB.—Chez les premières tu trouveras de la coquetterie, des poses étudiées, des phrases qui doivent être toujours les mêmes: celles-là ont le don de m'irriter plus que les autres! La catégorie des sensibles, c'est-à-dire des jeunes filles faciles et sans réserve, offre peu d'attrait à cause de ses libertés et de ses allures nonchalantes. Plus on les fréquente, plus on regrette la tenue irréprochable et sévère des premières... Quant aux insensibles, elles sont fermées à tout projet sentimental, à toute amitié amoureuse. Ce sont des jeunes filles qui trouvent ridicule tout ce qu'on leur dit. Il y en a qui ne se gênent pas pour nous le jeter à la figure. Alors, tu vois: tout aux extrêmes! Pas de sage milieu!... Que la jeune fille change et je me dérangerai! En attendant...

FRED.—Tu lis le journal? Eh bien, veux-tu que je te dise? Ça t'embête de lire ça!

BOB.—Moi? pas du tout!

FRED.—Parbleu! Ce n'est pas malin à deviner. Tu ne danses pas parce qu'on t'a fait quelque chose...

BOB.—Je te jure, Fred...

FRED.—Et ton air blasé, tu crois que c'est naturel, toi?

BOB.—Mais oui!

FRED.—Non, mon vieux, il y a autre chose. Pour que toi, l'ami des jeunes filles, tu aies conçu cet-

te antipathie soudaine, il faut qu'il se soit passé quelque chose de diablement sérieux entre elles et toi. Tiens, je parie que c'est Marthe... Ah! ne dis pas le contraire, je lis ça dans tes yeux!... C'est vrai, n'est-ce pas?

Bob.—Quoi donc?

Fred.—Ce que je dis?

Bob.—Peut-être!...

Fred.—(*triomphant*) Là, j'en étais sûr! Allons, mon vieux, ne prononce pas d'injures semblables contre les jeune filles: Marthe pourrait t'entendre!

Bob.—Mais je ne demanderais pas mieux! Si tu savais...

Fred.—Laisse-moi donc tranquille! Tu l'aimes toujours.

Bob.—(*haussant les épaules*) Oh!...

Fred.—Si! Tu l'aimes toujours; mais tu es trop orgueilleux pour l'avouer. Tu es très élégant, tu plais beaucoup et tu as rencontré une charmante enfant qui t'a fait des niches... Allons, avoue-le!

Bob.—Tu dis des sottises...

Fred.—Je dis la vérité... Ce n'est pas sérieux, cette colère?

Bob.—Tu te trompes, c'est définitif!

Fred.—Oui, c'est toujours... définitif! Et dès demain, tu seras le premier à lui sourire.

Bob.—Ça, non!

FRED.—Va, je te connais, mon vieux! Tu es plus épris que tu en as l'air.

BOB.—Eh bien, oui, là! Je l'aime, Marthe. C'est plus fort que moi... Tu ne sais pas ce qui m'arrive? Je ne te l'ai pas dit tantôt; je voulais garder ça pour moi, c'est trop bête!

FRED.—Voyons... Marthe te taquine?

BOB.—Elle fait mieux: elle se laisse courtiser par Handson. Conçois-tu ça? Alors, moi, je l'aurais choyée, je l'aurais aimée, et je me ferais faire la barbe par ce monsieur parce qu'il joue bien au golf et qu'il a un habit de soirée?... Et puis, il est agaçant ce Handson! Il n'a aucun tact. Je ne puis plus être un seul instant avec Marthe. L'autre jour, tu te souviens? il nous guettait sur la grève. Mais de quel droit se permet-il d'agir ainsi?

FRED.—Du droit que croient avoir tous ceux qui aiment!

BOB.—Mais, sacrebleu, moi aussi j'aime Marthe! Je ne vais pas les déranger lorsqu'ils sont ensemble.

FRED.—Veux-tu que je te dise? Tu es trop chic! Patiente: dans quelques jours, Marthe s'apercevra de sa bévue...

BOB.—Si tu disais vrai!

FRED.—Vois-tu, mon vieux, Marthe est un petit être adorable qui réclame bien haut sa liberté...

BOB.—Elle ne crie pas toujours juste!

FRED.—Possible! Mais vas-tu lui en faire un crime? Toi, qui t'indignes contre ce faux amour-propre de Marthe, as-tu songé à tout ce qu'il y avait de susceptibilité chez une femme? Mon cher, cette jeune fille que rien ne blesse te reprochera de le lui dire! Une autre dont le sport est de se faire aimer du dernier venu sera froissée de l'apprendre! Que veux tu, c'est ainsi!

BOB.—Vive le vieux pêcheur dans sa cabane!

FRED.—(*riant*) Ainsi c'est là que tu en es rendu! Il est encore temps de te sortir de là!... Et surtout, ne va pas faire la bêtise de te donner raison, ne va pas croire que tu es dans ton droit. Non, mon vieux, non! Tu as tort, tu as sérieusement tort! Ce n'est pas à notre âge qu'il faut mépriser les jeunes filles et leurs caprices. Plus tard, je ne dis pas, quand tes cheveux seront devenus blancs et ton front tout ridé. Mais à présent que tout sourit à ta jeunesse, que tout obéit à ton enthousiasme, il ne faut pas combattre en toi ces élans de tendresse pour y établir le dégoût et la misanthropie!

BOB.—Soit. Mais comment peux-tu espérer un accord entre Marthe et moi, alors que tous les liens sont brisés et qu'il ne reste plus entre nous qu'un abîme d'orgueil?

FRED.— C'est effrayant comme tu es devenu pessimiste! Tu as une façon de rendre irréparables les plus simples malentendus. Je ne te demande pas d'abdiquer complètement devant Marthe;

non, ce qu'il faut ce sont des concessions, un tout petit peu de concessions...

Bob.—Tu crois que ça réussit ?

Fred.—Parbleu! C'est très simple. D'abord, que veut Marthe? Ton amour? Ce n'est pas assez. Ton coeur ? Elle serait bien folle d'y prétendre. Ce qu'elle veut, c'est ta volonté, ta volonté soumise à la sienne : elle veut ses moindres caprices, ses moindres désirs exécutés. Voilà ce qu'elle veut!

Bob.—Et comme je ne suis prêt ni à supplier, ni à faire le bon chien aux pieds d'une personne que j'estime inférieure, ça va bien!...

Fred.—Que tu es désagréable! Voilà bien la susceptibilité de monsieur qui entre en cause, maintenant!...

Bob.—J'entends qu'on la respecte!

Fred.—Mais je demande pas mieux! Seulement, sois bon garçon, avoue tes torts et signe la paix.

Bob.—D'abord, je ne crois pas aux traités...

Fred.—La belle affaire! Et qui est-ce qui te parle de signer un contrat?

Bob.— Toi!

Fred.—Moi?

Bob.—Sans doute! J'étais blasé, écoeuré de cette vie de pantins que nous menons ici, je voulais m'en aller et, toi, tu es venu, tu m'as dit: "Comment tu en es là? Secoue-toi, aie de l'énergie, reviens-en!..." Tu me proposes ensuite de m'incliner devant Marthe, de respecter son

amour-propre, et de reprendre le cours ordinaire de mes occupations sociales. Tu crois que ce n'est pas un contrat que je fais avec la société ?

Fred.—Mon pauvre vieux, en cela tu ne fais que retourner au bon sens!

Bob.—Appelle ça comme tu voudras, donne-lui de grands noms, moi, je suis avide de liberté, j'ai hâte de briser mes chaînes, de m'élancer hors de ma prison!

Fred.—Diable! Où veux-tu aller comme ça ?

Bob.—Je ne sais pas. Je voudrais une maison, une modeste petite maison avec un bon toît qui fume, un champ bien clôturé, des animaux en pâturage, enfin de l'air, le grand air de la campagne!

Fred.—Ici, est-ce que tu n'es pas à la campagne ?

Bob.—Non, je n'y suis pas. Cet hôtel ? Une villégiature ? un endroit de repos ? Allons donc! Tu vois bien que c'est du faux, du trucage Ça ? la campagne ? Est-on perdu au fond des bois ici ? respire-t-on l'odeur caressante des sapins ? Non. C'est ici le comfort, le luxe, la continuation de notre vie mondaine. C'est une campagne pour rire, un endroit de repos où l'on danse jusqu'à minuit, où l'on flâne jusqu'à deux heures, et où l'on rentre dans sa chambre fatigué, éreinté, prêt à recommencer le lendemain! Ça ? la campagne ? Un hôtel qui reçoit toute la société de Montréal, en sorte que l'on retrouve

ici des personnes qu'on avait habitude de voir tous les jours?

FRED.—Alors, pourquoi es-tu venu ici?

BOB.—Est-ce que je sais? Maman trouve l'endroit idéal pour étaler ses toilettes, papa, la villégiature épatante pour faire du sport... et moi, est-ce qu'on songe à moi, là-dedans? Est-ce qu'on ne s'aperçoit pas que je reviendrai en septembre le teint plus pâle et les membres plus fatigués. On se dit: "Bah! Ça va l'amuser, ce petit: il adore le grand monde!"... Et voilà comment on raisonne aujourd'hui!

FRED.—Je ne te connaissais pas ces idées-là. J'avais toujours cru que tu t'amusais...

Bob.—Oh! cette vie-là est si gaie; elle nous grise malgré nous. Mais il arrive un temps où l'on n'en veut plus, où l'on préfère une existence plus simple... J'en ai causé avec papa,ce matin. Il se peut fort bien que je te quitte avant la fin de l'été.

FRED.—(*ironique*) Tu t'en vas dans ta petite maison au toit qui fume?

BOB.—Oui, mon cher. J'ai trouvé un endroit charmant, un peu sauvage...

(*On entend Marthe, qui est à la recherche de Bob*)

MARTHE.—(*au dehors*) Où êtes-vous, Bob? Je vous cherche depuis une heure?

BOB.—(*entraînant Fred à l'extérieur*) Là, tu vois? On ne peut pas être un instant tranquille!

LA JAMBE

(La scène se passe dans une petite pharmacie de faubourg. C'est une maison de confiance qui a fourni des remèdes à plusieurs générations et dont le propriétaire, Monsieur Sodium, est un vénérable citoyen à cheveux blancs. Il a pour l'aider son fils, jeune étudiant en pharmacie, d'une vingtaine d'années, au visage imberbe, s'épanouissant comme le pantin d'une boite à surprise.)

MADAME VENTREPLAT.—(*au jeune homme*) Beau temps, n'est-ce pas?

LE JEUNE SODIUM.— Ravissant, madame. Nous avons eu un hiver si doux!...

MADAME VENTREPLAT.—Pensez-vous! Aussi, je crains que nous ayons un mois de mai bien froid...

LE JEUNE SODIUM.—C'est aussi mon avis. Que vous faut-il, ce matin madame Ventreplat? de la crème de beauté ou du rouge-brunette?

MADAME VENTREPLAT.— De la poudre. Oh!

Mais quelque chose de fin, une odeur exquise!... Tenez, donnez-moi de la poudre sentant le petit bébé!...

Le jeune Sodium.—Hum... je ne sais pas si je pourrai vous trouver cette nuance! En ce moment, nous avons "Vierge incertaine" et "Violette de Maisonneuve"...

Madame Ventreplat.— (*Après une hésitation*). Je penche pour "Vierge incertaine"... Montrez moi.

(*Le jeune Sodium étale devant la dame plusieurs boîtes entre lesquelles madame Ventreplat hésite longtemps.*)

(*A l'autre comptoir, Sodium père engage la conversation avec Jos. Beef.— Jos. Beef représente ici la bête noire des pharmaciens. C'est une figure banale: des yeux qui disent la détresse de l'âme quand vous lui expliquez quelque chose qu'il ne comprend pas, une bouche pâteuse, une articulation molle. Bref, de tous les fâcheux, certes le plus embêtant.*)

Sodium père.—Et vous, mon brave, vous désirez ?

Jos. Beef.—Ben, monsieur l'pharmacien, j'vas vous dire: il me faudrait un stimulant. Vous n'avez pas une bouteille longue comme ça, avec une étiquette rouge ?

Sodium père.—Savez-vous le nom de ce remède ?

Jos. Beef.—Je ne m'en souviens plus; mais mon

beau-frère en a pris c't'automne et puis ça lui a fait ben du bien!...

SODIUM PÈRE.—Mais enfin, vous devez vous rappeler le nom à peu près?

JOS. BEEF.—C'était une fiole longue comme ça, vous savez ben? Il y avait une tête de sauvage sur la bouteille... Voyons, vous connaissez ça, vous?

SODIUM PÈRE.—(*exaspéré*). Sacré tonnerre! je vous dis que non!

JOS. BEEF.—(*entêté*). Vous savez ben? Une petite bouteille longue comme ça...

SODIUM PÈRE.—(*levant les yeux vers une dernière rangée de "Page and Shaw's" et prenant le ciel à témoin*) Oh!

(*Une jeune fille timide s'approche du jeune Sodium.*)

LE JEUNE SODIUM.—(*quittant madame Ventreplat et se penchant vers la nouvelle venue avec un sourire de brigand*). Pour vous, mademoiselle?

LA JEUNE FILLE TIMIDE.—Du parfum, s'il-vous-plait...

SODIUM FILS.—(*dont le teint est très empourpré*). Quel parfum, mademoiselle?

LA JEUNE FILLE TIMIDE.— (*avec un filet de voix*). Du "Kiss me."

SODIUM FILS.—(*canaille*). Ah?

LA JEUNE FILLE TIMIDE.—(*mourante*). S'il-vous-plait, monsieur...

SODIUM FILS.—Bien, mademoiselle. Nous avons plusieurs sortes de "KISS ME". Nous avons le "KISS ME" en bouteille d'une once et en bouteille de trois onces.

LA JEUNE FILLE TIMIDE.—(*baissant les yeux*). Donnez-moi le "KISS ME" en bouteille d'une once...

SODIUM FILS.—(*faisant le paquet*). C'est tout, mademoiselle?

LA JEUNE FILLE TIMIDE.— C'est tout, monsieur!...

(*A ce moment, il se fait un grand bruit dans la rue. Les gens se massent au bord du trottoir tandis qu'un homme entre comme un fou dans la pharmacie. Branle-bas général. On s'empresse.*)

LE MONSIEUR.—Vite, vite, au nom du ciel, soignez-moi!...

SODIUM PÈRE.—Qu'est-ce qu'il y a ?

LE MONSIEUR.—(*faisant une pantomine*) La jambe! la jambe!!...

SODIUM PÈRE.—La jambe?

LE MONSIEUR.—Oui, la jambe!... Vite, mettez-moi quelque chose...

SODIUM PÈRE.—(*à son fils*). Va me chercher l'arnica. (*Au monsieur qui se lamente*). C'est la jambe?

LE MONSIEUR.—Oui, oui! la jambe!... Un chien qui m'a mordu tantôt... Ah! c'est affreux! Je suis empoisonné! Oh! Oh! Oh!...

(*Il a un commencement de crise nerveuse. Cependant le jeune Sodium est revenu avec l'arnica*).

SODIUM PÈRE.—Je vais vous soigner: du calme! On vous a mordu à la jambe?

LE MONSIEUR.—Oui, oui! la jambe! la jambe!!...

SODIUM PÈRE.—Mais enfin laquelle? la jambe droite ou la jambe gauche?

LE MONSIEUR.—Au fait, c'est vrai: laquelle?... (*Après une hésitation*). Je ne sais plus!
Oh! mon Dieu, mon Dieu! Je ne sais plus quelle jambe!...

(*Même crise que tantôt.*)

SODIUM PÈRE.—Voyons, voyons ne vous frappez pas! Ce n'est pas grave, vous allez voir, suffit de panser la plaie...

LE MONSIEUR.—(*Au comble du désespoir*). Oui, mais je ne sais plus quelle jambe!... Oh! Oh! Oh! que c'est donc embêtant, que c'est donc embêtant!... (*poussant un cri*) Ah! j'y suis! c'est la jambe gauche.

SODIUM PÈRE.—Bien, bien Il faut mettre la peau à nu. Clément, donne-moi l'arnica et aide-le à se déchausser...

LE MONSIEUR.—(*Tout le temps que l'opération dure*). Oh! Oh! vous me faites mal!... Oh! Oh! Oh!...

(*Sodium père examine la jambe*).

SODIUM PÈRE.—Dites donc, vous n'avez rien!...

LE MONSIEUR.—(*Ahuri*). Comment, je n'ai rien! Comment? Je viens d'être mordu et je n'ai rien? Oh! Oh! Oh!...

(*Il reprend sa crise nerveuse.*)

SODIUM PÈRE.—Eh bien, mais... alors, c'est la jambe droite!

LE MONSIEUR.—Oui, c'est ça! la jambe! la jambe droite!...

(*On lui déchausse le pied droit*).

SODIUM PÈRE.—Mais il n'y a rien non plus!!!

LE MONSIEUR(*Subitement calmé*). Non? il n'y a rien?...
Ah bien, tant mieux! J'en ai eu une peur!...

(*Et il sort sans même songer à remettre ses chaussures*).

⊡

CE QUE VEULENT LES JEUNES FILLES

SOLANGE
EVA

Cinq heures et demie, dans un *tea-room* où va le meilleur monde. Solange et son amie Eva sont à une petite table, près du mur, toutes deux faiblement éclairées par une lampe avec abat-jour rose.

Des jeunes filles arrivent du dehors accompagnées de jeunes élégants étranglés dans leur faux-col dernier cri. Des rires fusent de partout, et parmi ce froissement de jupes, ce bruit de tasses remuées, voici ce que l'on entend.

SOLANGE—Hector doit venir, ce soir.

EVA.—Hector?

SOLANGE.—Hector Leblond.

EVA.—Ah! oui, celui que tu traînes partout, avec qui tu étais hier à l'Impérial?

SOLANGE.—Il est gentil, hein?

EVA.—Peuh!... il n'est pas mal. Moi je n'aime pas les blonds.

SOLANGE.—Pourquoi? Ils sont très bien je t'assure!...

Eva.—Oui, tu dis ça parce que, en ce moment, c'est un blond...

Solange.—Et toi parce que c'est un brun?

Eva.—Non, un roux!

Solange.—(*lui versant du thé*) Hou! hou!... que c'est laid!

Eva—C'est un roux tirant sur le brun... Tu sais bien? comme les cheveux de Gilda Darthy...

Solange—Oh! dis donc, c'est leur couleur naturelle au moins?

Eva.—Tu penses, ma chère!...

Solange.—Je le connais?

Eva.—Non, je ne crois pas...

Solange.—Mais si... attends... il s'appelle Arthur.

Eva.—Ah! mon Dieu! qui te l'a dit?

Solange.—(*riant*) Mais personne, chérie! Seulement, j'ai du flair,... je suis femme!...

Eva—Et moi donc!...femme autant que toi!...

Solange.—Tu dois le faire rager ton roux?

Eva—Et ton blond? Tu dois le rendre insupportable?

Solange.—Il ne m'en aime que davantage!

Eva.—Le mien aussi!

Ensemble.—Ah! les hommes! on les connaît!

Solange.—(*sirotant son thé*) Moi, j'aime les hommes froids...

Eva.—Tiens! pourquoi?

Solange—Parce que le mérite est plus grand lorsque je réussis à me faire aimer d'eux!

Eva.—Alors, tu n'aimes pas les conquêtes faciles?

SOLANGE.—(*vivement*) D'abord, je n'ai rien dit!... Et puis, un joli garçon, ça ne refuse jamais!

EVA.—Chérie, va! On se ressemble!

SOLANGE.—Plus le joli garçon résiste, plus je m'acharne!

EVA.—Je comprends ça. Il te faut la victoire...

SOLANGE.—Dis plutôt la reddition de l'ennemi!

EVA.—De l'ennemi?

SOLANGE.—En tout cas, de l'adversaire. Parce que, tu sais, moi, je suis inconstante, inconstante!... Jusqu'ici je n'ai eu que des *flirts*. Mais quand au grand amour, à l'amour sérieux, pftt!... Dans la vie de l'homme et de la femme, il y a toujours un moment où les amourettes font place à un sentiment durable, solide!

EVA.—Qui est-ce qui a dit ça?

SOLANGE.—Je ne me rapelle plus... mais il avait raison!

EVA.—Et tu attends le coup de foudre qui t'emportera pour le reste de vie?

SOLANGE.—Hélas! ma chère, ne passons-nous pas notre vie, nous autres femmes, à attendre continuellement? Dès que nous sommes fillettes, nous brûlons d'impatience pour le jour où nous entrerons dans le grand monde. Là il faut attendre encore! Car, cette fois, c'est la chasse qui commence, la *chasse au mari*... Nous luttons, nous tendons des pièges au monsieur *susceptible* d'être épousé. C'est la chasse!

Et le plus attrapé, tu sais, c'est le monsieur!

Eva.— Chut!... Si on nous entendait !

Solange.— (*riant*) Cela ne changerait rien, ma chère. Le gibier est si bête qu'il ne veut pas entendre raison à la sagesse des siècles! Et Dieu sait s'il en a été écrit, des livres sur l'amour! Ouf!... de quoi remplir un théâtre comme le *Loew's*! Malgré tout l'homme demeure le même et nous en faisons ce que nous voulons... Songe donc! Hector n'ose même pas aller avec les autres jeunes filles! Il me l'a dit. Je le lui ai fait jurer.

Eva.—Et tu l'as cru?

Solange.— Naturellement! Pourquoi pas?... D'ailleurs,il est incapable de mentir: il se troublerait, et alors je m'apercevrais immédiatement qu'il veut me tromper. C'est vrai, ma chérie, il y a des hommes qui ne savent pas mentir!

Eva.—Comme tu as raison! Le mensonge, c'est un entraînement. Pour bien mentir, il faut y être habitué! Je te l'avoue sans honte: il n'y a pas de pire menteuse que moi! C'est mon sport!... Je mens comme je marche, comme je *magasine*... enfin, tout naturellement. C'est incroyable! Parfois, j'ai peur de moi-même; car j'en suis rendue à me convaincre de mes propres mensonges! En sorte que l'on finit par me croire tout comme si je disais la vérité...

Solange.—Tu es un petit monstre! Tu m'épouvantes!...

(Cependant elles ont bu leur thé et grignoté leurs sandwiches.)

EVA.—Es-tu pressée?

SOLANGE.—Pas trop. L'heure?

EVA.—Six moins dix.

(Une élégante passe près de leur table et salue Eva.)

SOLANGE.—Tu la connais?

EVA.—Lili Poitras. Elle est très chic!

SOLANGE.—Tu trouves? Elle ne me paraît pas très aimable...

EVA.—Oui, avec les femmes. Mais, avec les hommes! Il faut la voir! des sourires, des yeux!...

SOLANGE.—Comment! elle aussi? Elles sont donc toutes comme nous?

EVA.—Mais je crois bien!

(Un temps.)

SOLANGE.—Du thé?

EVA.—Non, merci.

SOLANGE.—Un sandwich?

EVA.—Je n'ai plus faim. Veux-tu me donner mon manchon?

SOLANGE.—Tiens...

(Elle le lui donne.)

EVA.—Merci. Il est six heures. Nous partons?
SOLANGE.—(*tout en mettant ses gants*) Oui...

(*Elle promène son regard sur les tables voisines. Tout à coup, elle pousse un cri étouffé. Quelques tables plus loin,* HECTOR LE BLOND, *dont elle vantait la fidélité tout à l'heure, cause tendrement avec la jeune élégante qui a salué Eva.*)

SOLANGE.—Oh!...

(*Elle se lève*)

EVA.—Quoi?... Qu'y a-t-il?

(*Solange, furieuse, rouge de colère, entraîne son amie pour qu'elle ne voie pas.*)

SOLANGE.—Viens, viens...

(*Elles sortent.*)

□

AU BOUT DU FIL

Le personnage principal de cette petite bouffonnerie est un jeune étudiant en lettres, bon enfant, un peu naïf, mais délicieusement sincère : ROMEO BELLECHASSE.

(Il entre chez lui avec fièvre et murmure mécaniquement : "Juliette Cauchon...Juliette Cauchon..." Il continue ce refrain pendant tout le temps qu'il enlève son chapeau, son paletot, etc... Il se précipite vers le téléphone et saisit nerveusement le livre des abonnés qu'il ouvre à la lettre "C".

ROMÉO.—C... Cadotte... Cadotte... Cardin... Car din... Castelinsky... Heu!..Cauchon!... J'y suis... Hum!... Il y a trois Cauchon: un sur la rue Sherbrooke, un sur la rue Hôtel-de-Ville, et un sur la rue Craig... Non, ce n'est pas sur la rue Craig!... Elle a pris la rue Saint-Denis, elle est entrée à la pharmacie Leduc, et puis, elle a continué rue Sherbrooke... W. Cauchon... Est 333!.. (*réfléchissant*) A-t-elle un père ? Sans doute, sans doute... Juliette... Juliette... J'ai lu ce nom sur un des cahiers qu'elle portait sous le bras... Ça va bien!... (*il ouvre l'appareil*) Allô!... Heu!... Est... Sapristi, j'ai oublié le numéro!..

Une minute, mademoiselle!... (*il reprend le livre des abonnés*) Cauchon... Cauchon ... Ah! mon Dieu, que je suis bête!... Bon! voilà!... Mademoiselle?... Mademoiselle?... oui? allô! allô!!... est 333!... (*à lui-même*) Si ce n'était pas le bon numéro? Ma foi, tant pis! Qu'est-ce que je risque?... Allô! est 333?... Mademoiselle Juliette est-elle là? C'est vous? Heu!... (*un peu estomaqué*) Ah! c'est vous?... Ah!... Ah!... vous allez bien? Qui parle?... Oh! quelqu'un que vous connaissez très bien... oui, très bien!... Vous ne me comprenez pas? (*fort*) Je dis que je vous connais bien!... Non? vous ne savez pas qui parle?... Rappelez-vous un peu le son de ma voix... Charles? Non, ce n'est pas Charles!... ce n'est pas Ferdinand, non plus... Mais non, mademoiselle, je ne veux pas vous faire parler...

UNE VOIX SUR LA LIGNE.—L'épicerie Gadbois?

ROMÉO.—Mais non, ce n'est pas mon intention...

UNE VOIX.—L'épicerie Gadbois?

ROMÉO.—(*furieux*) Vous croyez que c'est l'épicerie Gadbois?... Quelqu'un sur la ligne?... Ah! je comprends!... Non! Non!!

UNE VOIX.—(*terriblement patiente*) L'épicerie Gadbois?

ROMÉO.—(*même jeu*) On vous dit que non!!... (*il pousse un soupir de satisfaction qui est un signe évident pour nous de la disparition de la voix*).

Quel service tout de même!... Nous disions que ce n'était pas l'épicerie Gadbois...pardon, je veux dire Charles... Alors, décidément... vous donnez votre langue au chat?... Vous n'êtes pas curieuse!... C'est tellement amusant de se parler sans se connaître, sans se doûter des intentions... des sentiments... Votre voix me dit que vous devez être une personne douce, gracieuse, spirituelle.... Ah! vraiment?... Moi aussi... oui, oui... j'entends très bien... vous dites?

Une voix.—(*désespérée*) L'épicerie Gadbois?

Roméo.—(*furieux*) Encore!... Non, madame, assez! Vous dépassez les bornes avec votre épicerie!.. Adressez-vous ailleurs!...

La voix.—Merci, monsieur...

Roméo.—(*reprenant la conversation*) Vous avez raison, c'est assommant.. oui, oui... mon nom?... décidément, vous y tenez.

Une autre voix.—Allô!... deux tranches dans le gras!...

Roméo.—Hein?

Une troisième voix.—Ecoutez, monsieur Gadbois, je ne suis pas contente de votre garçon-livreur. C'est un polisson!

Une autre voix.——L'épicerie Gadbois?

Roméo.— Je ne vous comprends pas bien...

La voix.—J'ai dit deux tranches dans le gras...

Roméo.—Mais ça n'a aucun rapport!...

UNE TROISIÈME VOIX.—Vous lui direz de ne pas causer avec ma cuisinière!...

ROMÉO.—(*criant*) Mais c'est à devenir fou!...

LA VOIX.—Vous avez des petits pois?

ROMÉO.—Non! Non!... Les lignes sont mêlées...

MONSIEUR GADBOIS.—Je le sais bien!... Fermez l'appareil...

ROMÉO.—Fermez vous-même!

MONSIEUR GADBOIS.—Espèce de vermine, vas-tu fermer?

ROMÉO.—Non, épicier de quatre sous!

LA VOIX.—Il m'en faudrait deux boîtes....

MONSIEUR GADBOIS.—Sale entêté, je vais te les donner tes deux boîtes!... Attends un peu!...

LA VOIX.—Hein?

ROMÉO.—Goujat, crapule, marchand de soupe!!!

MONSIEUR GADBOIS.—Si je t'attrape!...

(*Ils ferment tous les deux et décrochent en même temps.*)

MONSIEUR GADBOIS.—Allô!

ROMÉO.——Allô?

MONSIEUR GADBOIS.—Mais, sacré bonsoir, voulez-vous fermer, oui ou non?

ROMÉO.—Crétin!

MONSIEUR GADBOIS.—Butor!

ROMÉO.—Assez! je ferme...

(Roméo raccroche le récepteur et rappelle la demoiselle au bout de quelques minutes.)

ROMÉO.—Vous êtes toujours là?... Ce n'est pas gai, vous savez... Oui, je vais vous le dire... Je vous ai trouvé si jolie, cet après-midi... je vous ai suivie tout le temps... Comment?... Vous n'êtes pas sortie?... Mais, c'est impossible!!... Si, Si, je vous ai vue... Je me suis trompé?... Cependant vous êtes bien Mademoiselle Juliette... (*avec effort*) Cauchon?... Alors... c'est bien vous!... Je ne comprends pas... Pourquoi êtes-vous demeurée à la maison?... l'enseignement?... Hein? Vous êtes la directrice de l'ACADÉMIE DES PETITS OISEAUX?...

(Roméo stupéfait, laisse tomber le récepteur, tandis que la voix terriblement patiente d'une ménagère continue à crier: "l'épicerie Gadbois!")

⊡

UN DRAME

CLAUDE DUPRÉ, grand et blond, possédant une assez jolie fortune qu'il gaspille aimablement et un nom qui pourrait s'écrire en deux mots.

JEANNE, une jeune fille, trop jolie, trop faible, trop bonne. Une cruche, dirait Pierre Wolff après Courteline!

Le drame se passe chez Jeanne dans un boudoir où voisinent tous les styles. Le piano est d'une marque ancienne. On l'a conservé comme un souvenir de famille parce que la grand'mère était, disent les parents, une fameuse musicienne. On jurerait que les potiches viennent de Paris. C'est un cadeau de l'oncle Alfred, qui est marchand de porcelaines. Il n'y a pas de gramophone, mais il y en aura un dans un mois. C'est encore l'oncle Alfred qui le donnera...

Claude n'aime plus Jeanne. Depuis que le grand sentiment de Claude est tombé, ils sentent l'un et l'autre, sans pouvoir se l'exprimer, la banalité de leurs entretiens.

Claude ne prend plus la peine maintenant de soigner sa toilette avec l'extrême conscience

qu'il y mettait lorsqu'il aimait. Il arrive toujours fatigué chez Jeanne. Il se plaint d'un mal de tête. Et c'est pendant des heures interminables que ces deux êtres souffrent l'un près de l'autre, trop lâches pour se l'avouer.

Claude vient d'entrer.

JEANNE.—Vous êtes en retard, Claude.

CLAUDE.—Excusez-moi. J'ai dû accompagner mon père à la gare. Vous savez qu'il doit se rendre à Trois-Rivières pour une affaire importante.

JEANNE.—Oui, je comprends.

CLAUDE.—(*négligemment*) Vous êtes jolie ce soir...

JEANNE.—Est-ce que je ne le suis pas toujours?

CLAUDE.—Je ne dis pas. Mais en ce moment, je ne sais si c'est à cause de votre toilette, de vos joues plus roses...

JEANNE.—De vos yeux plus troubles...

CLAUDE.—Taisez-vous...

(*Ils vont vers un petit canapé où ils ont l'habitude de s'asseoir, chaque fois.*)

JEANNE.—Allons, racontez-moi un peu votre journée.

CLAUDE.—(*allumant une cigarette*) Peuh! Rien de très intéressant. Je suis allé à mon bureau, j'ai vu les mêmes figures, les mêmes clients, j'ai monté des escaliers...

JEANNE.—Et vous en avez descendu...

CLAUDE.—(*se croisant la jambe*) Dame! il faut bien! Et puis j'ai écrit un rapport de neuf pages, oh! un rapport ennuyeux!...

JEANNE.—Quel homme occupé!

CLAUDE.—C'est la vie qui veut ça!...

(*Claude cherche un cendrier et, n'en trouvant pas, dépose la cendre de sa cigarette dans une jardinière.*)

CLAUDE.—Excusez-moi. On dit que ça fait pousser les plantes...

(*Claude continue à fumer béatement, comme s'il était seul. Par la fenêtre ouverte, on entend le bruit lointain du tramway, puis des pas précipités, des gens qui courent. Un vent tiède agite avec lenteur les rideaux de dentelle. Jeanne ferme les yeux.*

CLAUDE—C'est comique, ça! Il fait plus chaud en dedans que dehors... et nous sommes en été!

JEANNE.—La fenêtre est ouverte...

(*Elle promène fébrilement ses petits doigts sur l'étoffe du canapé.*)

JEANNE.—Claude... qu'avez-vous?

CLAUDE.—Mais rien.

JEANNE.—Si...vous ne parlez pas...vous êtes triste... triste...

CLAUDE.—Je vous jure que je n'ai rien. Seulement, l'air est lourd, l'été se respire mal. Mon esprit est las de tant penser, de tant travailler...

JEANNE.—Ecoutez-moi, Claude... n'essayez pas de mentir... Parlez-moi avec franchise... ne craignez pas de me faire de la peine... je comprendrai.

CLAUDE.—(*quittant brusquement sa cigarette*) Vous êtes folle! Je ne suis pas triste, ce soir... je n'ai pas de mensonges à vous conter.

JEANNE.—Alors, pourquoi avez-vous l'air de quelqu'un qui s'embête?

CLAUDE.—Je n'ai pas l'air de quelqu'un qui s'embête.

JEANNE.—Je vous ennuie.

CLAUDE.—Si cela était, je ne serais pas venu.

JEANNE.—Vous êtes peut-être venu parce que vous aviez votre soirée libre!...

CLAUDE.—J'ai refusé une invitation. Les Pontgirard ont une loge au Princess.

JEANNE.—Vous mentez... vous mentez. Pourquoi me dites-vous ça Claude?

(*Elle pleure. Claude lui prend la main.*)

CLAUDE.—Voyons Jeanne... vous avez tort... je ne suis pas méchant... essuyez vos larmes... soyez raisonnable.. ne pleurez pas!

JEANNE.—Vous m'avez fait mal... oui, vous êtes méchant! Je ne suis qu'une petite sotte... C'est ma faute, aussi... je ne veux pas comprendre... Je devrais vous laisser... ne plus vous voir... seulement, je ne peux pas, Claude... comprenez donc...

CLAUDE.—(*un peu ému*) Consolez-vous, ma petite Jeannine...Ce n'est pas moi qui vous fais pleurer. C'est vous! vous vous tourmentez...vous cherchez...vous souffrez... Si vous étiez plus simple, si vous réfléchissiez moins.

JEANNE —On dit ça!

(*Elle tourmente gentiment son mouchoir, le roule autour de son doigt. Claude, de peur de n'être pas sincère, demeure silencieux.*)

JEANNE.—(*refoulant ses larmes*) J'ai tort de vous aimer... j'ai honte de moi!..

Une automobile passe dans la rue, un cri de sirène enrhumée. Claude, les yeux fixés sur une mauvaise reproduction de l'Angelus de Millet, comprend toute la tristesse de cette soirée.

Lui, sans l'aimer, ne peut se passer de cet amour; elle, bien qu'il ne l'aime pas ne peut s'empêcher de l'aimer. Et ils s'aimeront ainsi toujours... sans s'aimer.

Jeanne ferme les yeux, ses petites lèvres tremblottent.

Une pendule sonne qu'ils n'entendent pas. Et le drame continue à se jouer dans le silence.

▣

"NOUVEAUX JEUX"

Le hall d'un hôtel très chic. Un groupe de jeunes filles en costume de tennis échangent une conversation bien féminine. Devant la cheminée, un homme, caché par le journal qu'il lit, semble être absolument étranger à cet harmonieux roucoulement.

GEORGETTE.—Je suis invitée chez les Bigras, cette après-midi.

JEHANE.—Bridge?

GEORGETTE.—Bridge. Ma chère, je passerais ma vie à jouer le bridge.

JEHANE.—Pas moi.

LUCE.—C'est un jeu stupide.

GEORGETTE.—Pardon, ma chère, ce n'est pas un jeu stupide! Et d'ailleurs si tu le jouais il n'y aurait rien de plus intéressant... Tu aimes mieux la compagnie des chiens et des chats.

LUCE.—N'insulte pas Lovey! Une bête aussi délicieuse...

GEORGETTE.—Délicieusement bête!

LUCE.—Oh! Georgette! Le chien est l'ami le plus fidèle...

GEORGETTE.—De l'homme.

LUCE.—Pour la femme, c'est un compagnon affectueux, reconnaissant . .

GEORGETTE.—Et encombrant!

LUCE.—Dieu que tu es désagréable!

JEHANE.—Avez-vous vu la laine que j'ai achetée au "Children's Shop?"

LUCE.—Non. Fais voir.

JEHANE.—J'ai pris les deux derniers écheveaux.

GEORGETTE.—Ah! ma chère, quelle teinte! c'est superbe.

LUCE.—C'est pour tes manches de "slip-over?"

JEHANE.—Non. J'ai l'intention de tricoter une parure pour mettre autour de mon chapeau, tu sais? comme celui de Madame Dupré.

GEORGETTE.—Ça sera joli.

MURIEL.—(*qui brodait dans un coin, très absorbée*) Tu devrais tricoter des bas pour le bébé de Simone.

JEHANE.—Merci. Depuis qu'elle a épousé Charles Dupiston, nous ne pouvons plus causer avec son mari sans qu'elle vienne nous l'enlever!

MURIEL.—Il est gentil Charles.

JEHANE.—Un amour! Moi, j'en raffole.

LUCE.—Il joue au tennis avec tant de grâce...

GEORGETTE.—Il est toujours d'une élégance .

JEHANE.—Ses yeux sont d'un bleu indécis

MURIEL.—Changeant.

LUCE.—Simone a bien raison de le surveiller: Moi, j'en ferais autant à sa place.

GEORGETTE.—C'est drôle, tous les hommes que j'aimerais épouser sont mariés.

LUCE.—Tu es comme moi. Je trouve que tous les jeunes gens sont fades...

GEORGETTE.—Et comme tu ne veux pas de ceux-ci et que ceux-là te sont défendus, tu donnes ton coeur aux chiens?

MURIEL.—C'est beaucoup mieux que de donner le coeur d'un homme aux chiens!

JEHANE.—J'éprouve plus de plaisir à me tricoter un chandail qu'à causer avec un homme.

GEORGETTE.—Ecoutez, mes très chères, voulez-vous mon avis? Je n'aime que les joueurs de bridge. Ce que j'aime en eux ce n'est pas l'homme: c'est le bridge!

MURIEL.—Bravo, Georgette!

GEORGETTE.—Aux cartes, on ne doit pas parler; eh bien, les hommes trouvent toujours moyen de lancer une phrase!

MURIEL.—C'est juste. On nous trouve peut-être évaporées, mais au moins nous jouons sérieusement.

GEORGETTE.—(*après un petit silence*) Il y aura un "*Jazz-Band*" au bal, samedi.

MURIEL.—Ça c'est chic! J'espère qu'il y aura aussi de bons danseurs.

JEHANE.—Nul doute, ma chère: les officiers de marine arrivent demain. Des "coeurs" entends-tu? de vrais "coeurs!"

LUCE.—Vous savez qu'il est onze heures et quart.

JEHANE.—Oui.

LUCE.—Nous devons aller jouer au tennis chez les Mauclair. Dépêchons-nous!

JEHANE.—Elle a raison: j'oubliais.

MURIEL.— Voulez-vous m'attendre? j'achève mon ouvrage. Encore quelques points et je suis prête.

LUCE.—(*apercevant son chien*) Lovey! Lovey! Viens ici mon petit amour...

(*Et Lovey, obéissant, s'approche tout joyeux de sa maîtresse qui le prend immédiatement dans ses bras, le couvre de baisers et le caresse nerveusement tout en laissant échapper des "Oh! le joli petit trésor!"... "Qu'il est fin le petit chien-chien!" etc*...)

Le monsieur qui semblait ne prêter aucune attention à ce caquettement baisse brusquement son journal. On aperçoit alors une figure de jeune homme vieilli, de penseur-philosophe, aux cheveux longs, aux yeux noirs et perçants. Il contemple le spectacle d'un air dégoûté.

L'HOMME AU JOURNAL. — (*fixant chacune des jeunes filles*) Bridge! Chiens! Tricots! Tennis! Danse!... Voila donc leurs jeux! Qui sait si nous ne verrons pas bientôt ces jeunes

filles reprendre leurs poupées? (*poussant un soupir*) Rien de plus logique! Que reste-t-il aux femmes charmantes auxquelles ne suffisent pas les charmes de leurs conversations?

(*Puis, il disparaît de nouveau derrière son journal, telle une tortue sous sa carapace.*)

▣


LE
PETIT
FRERE

"LE PETIT FRÈRE"

JACQUELINE SAULOISE déplore depuis longtemps ce que la nature a mis au monde de plus embêtant: un petit frère.

ZEZON,—(six ans), aucune retenue, met ses doigts dans son nez même devant les visiteurs, et ne se gêne pas pour embêter sa soeur Jacqueline.

ALBERT, l'élu des femmes, se sépare les cheveux comme Becman, se fait les ongles et porte une dent en or pour plaire à Jacqueline.

Chez Jacqueline.

En attendant l'arrivée du chéri, Jacqueline arrange des fleurs sur un petit guéridon; un sourire de joie sereine éclaire son visage. Mais cette paix ne dure pas longtemps. Un bruit dans l'escalier nous avertit de la présence d'un autre personnage. C'est Zezon! Il écarte la draperie et demeure un instant sur le seuil de la porte. Puis, sifflotant, les deux mains dans ses poches, il se met à faire le tour de la table.

ZEZON.—Pourquoi, Jacqueline, que tu as mis des fleurs dans le boudoir?

JACQUELINE.—Ça ne te regarde pas!

ZEZON.—Je le sais, moi!

JACQUELINE.—Veux-tu bien te taire.

ZEZON.—Je ne me tairai pas! C'est pour Albert.

JACQUELINE.—(*rougissant*). Albert?

ZEZON.—Ben oui, le grand frais qui est venu dimanche!

JACQUELINE.—Je te défends de l'appeler Albert. Sois au moins respectueux.

ZEZON.—Comment tu veux que je l'appelle?

JACQUELINE.—Monsieur Albert.

ZEZON.—(*canaille*).Tu l'appelles Albert, toi!

JACQUELINE.—Oui.

ZEZON.—Et lui, comment qu'il t'appelle?

JACQUELINE.—Dieu que tu es agaçant! Si tu continues,tu vas aller te coucher immédiatement.

ZEZON.—J'm'en fiche! Maman est sortie.

JACQUELINE.—Oui, mais elle va rentrer de bonne heure,et si elle apprend que tu t'es mal conduit, gare à la fessée!...

ZEZON.—T'es pas ma mère, toi!

JACQUELNE—En tout cas, je suis ta grande soeur et tu dois m'obéir...

ZEZON.—Pourquoi que tu ne veux pas me laisser jouer avec toi ce soir?

JACQUELINE.—Il ne manquerait plus que ça! Non, mais tu es une vraie teigne!...Tu vas me faire le plaisir de rester en haut, et te coucher vers neuf heures, tu entends?

ZEZON.—J'veux pas m'coucher!

JACQUELINE.—Nous allons voir ça!...

(*Elle empoigne Zezon et le transporte jusqu'au milieu de l'escalier.*)

JACQUELINE.—(*le menaçant*). Si tu as le malheur de descendre, je te bats!

(*A ce moment, un bruit de sonnette se fait entendre: un petit coup sec, étudié, méthodique.*)

JACQUELINE.—(*sursautant.*) C'est lui!... Ah! mon Dieu!... (*Elle va vivement devant la glace, se poudre le nez, arrange ses cheveux, puis vient ouvrir.*

Albert demeure un instant sur le seuil, souriant et silencieux. Puis il tend lentement la main vers Jacqueline.)

ALBERT.—Bonsoir.

JACQUELINE.—Pourquoi riez-vous?

ALBERT.—Parce que je suis heureux!

JACQUELINE.—(*baissant les yeux, toute rouge*). Ah! Entrez donc.

ALBERT.—(*avec un sourire démesuré pour laisser briller sa dent en or.*) Vous jouiez du piano lorsque j'ai sonné?

JACQUELINE.—Oh! non; c'est la voisine: une musicienne enragée. Elle joue comme ça du matin au soir.

ALBERT.—Pauvre fille!

JACQUELINE.—Vous la plaignez?

ALBERT.—Oui, parce qu'elle ne donne aucun temps à l'amour, la plus douce des musiques!

JACQUELINE.—(*rougissant de nouveau.*) C'est vrai!

(*Ils entrent dans le boudoir.*)

ALBERT.—(*s'arrêtant*). Quel nid délicieux!... Ce sofa, ces coussins, cette lumière discrète...

JACQUELINE.—Le rose est reposant...

ALBERT.—Il voile bien des choses. Enveloppons-nous dans la couleur de cette lampe!...

JACQUELINE.—Ah! vous êtes bien un homme supérieur! Vous savez trouver des choses neuves, des perceptions inconnues...

ALBERT.—(*fat*). Oui, tout m'inspire, vous surtout. (*Se rapprochant d'elle*) Votre regard, vos lèvres et jusqu'à vos cheveux...

ZEZON.—(*apparaissant sur le seuil*) Allô!

ALBERT.—(*effaré, à Jacqueline*) Votre frère?

JACQUELINE.—(*sourire forcé*) Mon petit frère: il a six ans.

(*Zezon, toujours les mains dans ses poches, s'est approché d'Albert.*)

ZEZON.—Alors, c'est toi Albert?

ALBERT.—(*estomaqué*) Oui... oui...

ZEZON.—Moi, j'm'appelle Zezon!

ALBERT.—(*aimable*) Zezon qui?

ZEZON.—Zezon personne! Zezon à moi tout seul!

ALBERT.—(*se forçant*) Ah! ah! très drôle!... ah! ah!

JACQUELINE.—(*tirant son frère par le bras*) Bon, on t'a assez vu maintenant, remonte te coucher!

ZEZON.—Non. Je veux jouer avec Albert.

JACQUELINE.—C'est l'heure de te coucher.

ZEZON.—J'm'endors pas!

JACQUELINE.—Veux tu m'écouter!

ALBERT.—(*arrivant à la rescousse*) Tiens, Zezon, si tu vas te coucher gentiment, je te donne tous les sous que j'ai dans la main.

ZEZON.—(*après réflexion*) Montre les sous d'abord!

ALBERT.—(*ouvrant la main*) Tiens!

JACQUELINE.—Allons, sois gentil. Dis merci à monsieur et monte te coucher.

ZEZON.—C'est bon. Merci, m'sieur!

(*Il tourne les talons et disparaît. Albert et Jacqueline poussent un soupir de satisfaction.*)

ALBERT.—Nous revoilà seuls!

JACQUELINE.—Oui, grâce à vous. Merci.

ALBERT.—Les instants que nous passons ensemble sont si brefs que je veux...

(*Zezon déboule l'escalier, entre en courant et saute sur les genoux d'Albert, lequel, pris par surprise, manque d'écraser l'objet de ses rêves.*)

ZEZON.—(*très fort*) J'veux pas m'coucher! J'm'endors pas!

ALBERT.—(*repeignant ses cheveux d'une main et de l'autre tenant solidement Zezon à califourchon*)

Ce n'est pas joli un petit garçon qui ne veut pas se coucher.

JACQUELINE.—(*très rouge*) Écoute, Zezon, je suis à bout! Tu vas monter dans ta chambre ou je te fouette!

(*Elle se lève, furieuse. Mais Albert a tout à coup un sourire illuminé; il la force à se rasseoir et lui glisse tout bas: "Chut! J'ai une idée merveilleuse!..."*)

ALBERT.—(*haut à Zezon*) Tu veux rester avec nous? Eh bien, soit! Tiens, assieds-toi là et ne bouge pas. (*Il l'assied entre Jacqueline et lui.*) Tu me promets d'être bien sage?

ZEZON.—(*intimidé maintenant*) Ouais.

ALBERT.—(*faisant mine de lui parler bas*) Nous allons jouer un bon tour à sœur Jacqueline, veux-tu?

ZEZON.—(*frissonnant de plaisir*) Ouais!

ALBERT.—Nous allons nous endormir tous les deux. Pas pour vrai, tu comprends? Simplement pour faire croire à Jacqueline que nous dormons. Tu vas voir si elle va être furieuse!

ZEZON.—C'est bon!

(*Il colle sa tête contre Albert et ferme les yeux avec un sourire. Albert fredonne légèrement comme pour endormir un enfant. Cinq minutes se passent pendant lesquelles Zezon, pris au piège, s'est endormi tout à fait.*)

ALBERT.—Chut !...

(Il regarde Jacqueline lui prend la main. Mais comme Jacqueline et lui n'osent pas parler de peur de réveiller le petit frère, ils échangent des oeillades, des signes. Et Albert, victorieux, content de lui, sourit de plus en plus largement, découvrant sa dent en or.)

□


AU THEATRE

AU THÉÂTRE

Le théâtre est tellement passé dans nos moeurs qu'il est devenu une nécessité!

De même que l'homme éprouve le besoin de respirer, de vivre, d'aimer, il a celui d'aller au théâtre.

Donc, le public est formé par des gens de tous les âges, de toutes les conditions, de tous les degrés d'intelligence. La pièce à succès est naturellement celle où la principale actrice se montre en court jupon et où le grand premier rôle hurle dans un costume d'une suprême élégance.

L'Homme qui est venu seul.—(après avoir parcouru le programme une vingtaine de fois, fait la revue des loges, examiné ses voisines et voisins et sorti de sa poche des papiers consultés déjà depuis longtemps, lorgnant la petite porte basse par laquelle vont venir les musiciens) Ah! si la la musique pouvait commencer! Ça me ferait une distraction.... J'aurais dû apporter un bouquin: j'en ai tant à la maison!... Mais voilà, on ne songe jamais à ces choses-là avant de partir...

(*Le contrebassiste apparaît à son pupitre, enlève la housse de son instrument, met de la cophane sur son archet, puis s'accorde.*)

L'HOMME QUI EST VENU SEUL.—(*que ce petit manège a intéressé vivement*) Voilà! Eh bien, ce n'est pourtant pas grand'chose ce qu'il fait là, mais enfin il m'a tiré de ma somnolence!... (*Cependant, par la porte basse, les autres musiciens sont entrés et se sont installés à leurs pupitres. C'est un bruit confus de chanterelles qui grincent avec le ré, le sol, et le do; de trompettes timides et presque étouffées, de clarinettes montant des gammes; et, par dessus tout ce tapage, le pianiste persistant à donner le la aux violons, toujours le même la, dur, implacable, martelé.*)

L'HOMME QUI EST VENU SEUL.—C'est curieux: cela m'amuse comme si c'était déjà un morceau que l'on jouait!...

(*On sait que la musique dans les théâtres, comme en maints autres endroits, est le signal de la conversation.*

Au théâtre, surtout des gens qui, il y a cinq minutes n'avaient rien à se dire se sentent pris, au son de la musique, d'une loquacité irrésistible.

Et, si la musique cessait? Oh! alors, plus rien à se dire!...

LUI.—C'est joli, n'est-ce pas, ce qu'on joue?

ELLE.—Oui, c'est un *one-step*...

LUI.—Nous avons déjà dansé sur cet air-là, vous vous rappelez?

ELLE.—Je pense bien! L'orchestre du Ritz joue ça souvent.

(*Un temps.*)

LUI.—Y étiez-vous, dimanche?

ELLE.—Où?

LUI.—Au Ritz?

ELLE.—Non.

(*Un temps.*)

LUI.—Très jolie cette musique, très jolie!...

ELLE.—Très.

LUI.—(*qui ne sait plus quoi dire, sortant un magazine de sa poche.*) Avez-vous lu le dernier numéro de la REVUE DES REVUES?

ELLE.—Non. Montrez donc...

LUI.—Vous allez voir : il y a un très joli article sur la quinzième page...

(*Et charmé d'avoir pu trouver ce sujet de conversation, il continue, bénissant la Providence qui lui a fait acheter la Revue des Revues!*)

Dans une loge.

MADAME AMHERST.—(*à sa fille*) Je t'ai amenée au théâtre parce qu'on y jouait une pièce convenable!...

HÉLÈNE.—(*petite bourrichonne de dix-huit ans*) Tu m'amèneras encore, hein?

MADAME AMHERST.—Cela dépend de ton père, ma chérie. S'il juge la pièce convenable, tu pourras venir avec moi.

HELENE.—Mais papa est bien sévère! Il n'y a jamais rien de convenable pour moi!... A dix-huit ans, je n'ai entendu que *l'abbé Constantin* et la *Passion* de Julien Daoust!... Tu avoueras que c'est raide!

MADAME AMHERST.—Ah! ma fille, tu en entendras bien assez de pièces, plus tard!... Et puis, de quoi te plains-tu? Tu es allée voir jouer *Durand et Durand*. la semaine dernière.

HELENE.—(*faisant une moue*) Ah! ben oui! Du théâtre de collège!.....

MADAME AMHERST.—Tais-toi, petite mondaine!

La loge d'en face.

Trois jeunes filles très jeunes se communiquent leurs impressions de théâtre...

LOUISE DUCRESSON.—(*Coquette, jolie. Grands yeux bleus, cheveux roux, teint rose. A tout lu, même de la philosophie. Se fait une gloire de lire les romans défendus parce qu'on lui défend de les lire, et vous le dit avec un petit frissonnement de plaisir.*) T'as pas vu Beeman dans *la Flambée*?

GABY VERNOIS.—(*très naive, regard étonné, bouche en coeur.*) Non.

FERNANDE LABRISE.—(*pas jolie, petits yeux canailles. Connaît tous les potins de coulisse.*

Ne va au théâtre que pour voir jouer son acteur favori.) Tu as manqué quelque chose!

GABY.—C'était beau?

FERNANDE.—Ah! ma chère, je n'ai jamais vu une pièce *de même*! Imagine-toi d[illegible] que c'était Cléry et Beeman qui se d[illegible]t l'amour d'une femme!...

GABY.—Non?

FERNANDE.—Oui! Tu sais, c'est la nuit. Beeman est fâché contre sa femme... et puis ils ne couchent pas dans la même chambre!

GABY.—*(ouvrant de grands yeux)*!...

FERNANDE.—Tout à coup, on frappe à la porte. C'est Beeman! Il entre. Il a son faux-col déchiré, il marche les mains pendantes. Ah! ma chère, il a l'air assez fin!... Alors, il se verse un verre d'eau, et puis, il boit ça tranquillement, par petites gorgées... Tiens, ma chère, à ce moment-là, il se fait un silence tellement grand qu'on entend l'eau qui lui tombe dans le corps!

GABY.—Non?

FERNANDE.—Oui! C'est épatant! Et puis, alors, le plus beau c'est à la fin, quand ils s'embrassent!

LOUISE.—Oh! voui!...

FERNANDE.—Onch!... Beeman dit: "Tais-toi, j't'écrase!" Elle lui répond: "Ecrase!" Beeman l'embrasse et tous les cheveux lui couvrent le visage!

GABY.—Est-ce qu'ils vont jouer ça encore?

LOUISE.—Oh! non, je ne pense pas...

GABY.—Comme c'est dommage!...

Et ses jolis yeux se remplissent presque de larmes à la pensée qu'elle ne pourra pas voir Becman boire à petites gorgées et dire : "Tais-toi, j't'écrase!"

⊡

ATTENDS-MOI !...

ILDEBERT NIAIZEUX, vingt et quelques années, amoureux de tout le monde, ne sachant plus à qui donner son cœur. Quand il est au milieu des jeunes filles, il a l'air d'un diable dans l'eau bénite, il se noie.

ADÈLE, plus jeune, mais dans le même genre. Elle agit par impulsion et fait penser à un yacht sans gouvernail qui se serait pris dans un remous (*au moral, bien entendu, au moral !*)

SOPHIE LADOUCEUR, teint jaune, peau luisante, de très beaux yeux enflammés comme des volcans. En général, elle reçoit des docteurs ès lettres ou des poètes sans talent, en quête d'inspiration. Alors, pour se venger de l'indifférence des hommes, elle possède la collection de photos de tous les acteurs de cinéma.

MADAME LADOUCEUR, de la bonhommie confortable, un sans-gêne extraordinaire.

MONSIEUR LADOUCEUR, personnage invisible.

Un salon chez Sophie.

Dimanche quelconque. Trois heures.

Monsieur Ladouceur, père, se repose de n'avoir rien fait pendant la semaine. Madame Ladouceur digère dans un fauteuil dont on ne distingue que les pattes, tant elle est grasse ! Sophie soupire près d'elle. Une boîte de chocolats en proportion avec Madame Ladouceur est sur la table, à portée de sa main.

Le cartel tinte la demie.

Presqu'au même moment, on entend la sonnette du vestibule.

MADAME LADOUCEUR.—(*du chocolat jusqu'aux oreilles*). Je parie que c'est ta tante Alice. Va répondre.

SOPHIE.—Oui, maman.

(*Elle se dirige vers la porte, l'ouvre et pousse un cri de surprise en apercevant Ildebert Niaizeux.*)

SOPHIE.—Tiens ! Ildebert !... Entrez donc.

ILDEBERT.—Mademoiselle Sophie, j'espère que je ne vous dérange pas ? (*sans la laisser dire non*). Je passais dans le quartier. Je me suis souvenu que je vous avais promis de venir faire de la musique un de ces dimanches...

SOPHIE.—Oh ! mais c'est charmant, monsieur Ildebert !... (*criant, à sa mère*). Maman, monsieur Niaizeux qui vient faire de la musique !...

MADAME LADOUCEUR.—(*se levant vivement et venant vers Ildebert*). Bonjour, monsieur. (*à Sophie*). Je regrette, ma chérie, mais ton père dort.

SOPHIE.—(*contrariée*). En es-tu certaine ? il est monté avec les journaux du samedi...

(*On entend un ronflement terrible.*)

MADAME LADOUCEUR.—Tu vois ?

SOPHIE.—Oui.

MADAME LADOUCEUR.—(*voyant la mine désolée des deux jeunes gens*). Mais ça ne fait rien, monsieur Niaizeux, mon mari a le sommeil très lourd. Vous pouvez venir faire un peu de musique, en sourdine. Sophie sera enchantée...

(*Ildebert enlève son paletot. Sophie l'accroche.*)

MADAME LADOUCEUR.—(*forçant le jeune homme à demeurer contre la porte*). Vous étudiez toujours avec le professeur Gaspey ?

ILDEBERT.—Toujours, madame.

MADAME LADOUCEUR.—C'est un si bon professeur ! Sophie en est folle !...

ILDEBERT.—(*avec une amabilité forcée*). Elle a bien raison.

(*Après avoir parlé du professeur Gaspey, du chant par la méthode labiale, du prix des leçons, Madame Ladouceur consent à finir le blocus et laisse Ildebert pénétrer dans le salon.*)

MADAME LADOUCEUR.—Vous allez nous chanter quelque chose.

ILDEBERT.—Je n'ai pas ma musique...

MADAME LADOUCEUR.—(*très impresario*). J'en ai, moi. (*ouvrant un casier à musique*). Tenez, tout ce que vous pouvez désirer !... Comme vous êtes gentil, vous allez me faire le plaisir de chanter mon morceau favori.

ILDEBERT.—(*craintif*). C'est ?

MADAME LADOUCEUR.—Le dernier succès des Bouffes Montréalais, "Tu m'as donné ton cœur de femme !"

ILDEBERT.—Ah ?

MADAME LADOUCEUR.—Ce n'est pas tout ce qu'il y a de plus classique, mais c'est si entraînant ! (*tapant sur le clavier*). Je prélude !... Un et deux et trois... et...

ILDEBERT.—(*chantant*) :

Folie d'un jour . . . our,
Tendresse, amour . . . our!
Tu m'as donné ton coeur de femme . . . emme!

(*Sonnerie. Ildebert s'arrête.*)

MADAME LADOUCEUR—(*pâmée*). Continuez. C'est beau !...

ILDEBERT.—On a sonné, je pense.

SOPHIE.—Ne vous dérangez pas. Continuez. Je vais ouvrir.

ILDEBERT.—(*reprenant, distrait*) :

> Folie d'un jour. . . our,
> Tendresse, amour. . our!
> Tu m'as donné ton. . .

(*Jouant la surprise*). Tiens, Adèle ! Comment allez-vous ?

ADÈLE.—(*même jeu*) Bonjour, Ildebert ! Quelle heureuse rencontre !...

MADAME LADOUCEUR.—Monsieur Niaizeux a bien voulu venir faire un peu de musique. Nous allons continuer, n'est-ce pas, Monsieur Niaizeux ?

ILDEBERT.—(*à contre-cœur*). Si vous voulez.

(*Musique. Ildebert, très distrait, saute des lignes, change les mots. Madame Ladouceur couvre les accrocs d'Ildebert avec force basses et roulades.*)

MADAME LADOUCEUR.—(*toute rouge*). Bravo ! bravo !

ILDEBERT.—Je ne sais pas ce que j'ai, il m'est impossible de chanter aujourd'hui.

MADAME LADOUCEUR.—Voulez-vous bien vous taire ! Vous avez une voix délicieuse... Qu'est-ce que vous dites de la *Valse Mièvre*?

ILDEBERT.—(*distrait*). Rien du tout.

MADAME LADOUCEUR.—Comment ?

ILDEBERT.—Ah ! la *Valse Mièvre* ?... Ah ! oui !... Très jolie, très... sentimentale !

MADAME LADOUCEUR.—Vous allez la chanter ?

ILDEBERT.—(*lorgnant Adèle qui est assise à l'autre extrémité du salon*). Chère madame, je suis un peu enroué... C'est stupide, au fond, car c'est la première fois que je chante aujourd'hui.

MADAME LADOUCEUR.—Allons, vous aimez à vous faire prier !

ILDEBERT.—Pas du tout, madame. Ne croyez pas ça. Si je n'avais pas un petit rhume, je chanterais tout ce que vous voudriez !...

MADAME LADOUCEUR.—Nous vous pardonnons le petit rhume, monsieur Niaizeux.

ILDEBERT.—Vous êtes bien indulgente, mais...

MADAME LADOUCEUR.—(*croyant avoir trouvé l'argument décisif*). Ah ! vous ne pourrez pas refuser, cette fois. Sophie va chanter avec vous, à l'unisson. Vous voulez bien ?... Sophie, viens un peu, ma chérie. Tu vas chanter la *Valse Mièvre*.

(*Sophie obéit. On se groupe autour de Madame Ladouceur qui a vraiment l'air du pilier central sur lequel s'appuient les deux chanteurs et l'unique spectatrice.*

Ildebert profite de l'attention générale pour serrer la main d'Adèle et cherche à lui faire comprendre qu'ils vont filer tous les deux, dans cinq minutes. Il pousse même l'audace jusqu'à montrer ses cinq doigts en guise d'explication.

Madame Ladouceur plaque le dernier accord.)

MADAME LADOUCEUR.—On ne dirait pas que vous avez un rhume, monsieur Niaizeux !...

ILDEBERT.—Pourtant...

MADAME LADOUCEUR.—Sophie, veux-tu servir un peu de limonade ?... Vous allez prendre quelque chose, n'est-ce pas ?

(Madame Ladouceur accapare littéralement le jeune homme. Ildebert, ne sachant plus que faire pour communiquer avec Adèle qui s'obstine à ne rien comprendre, prend une carte de visite, sans que Madame Ladouceur s'en aperçoive, et griffonne dessus "Attends-moi". *Puis, il parvient à faire glisser la carte jusqu'à la jeune fille.)*

ILDEBERT.—Vous avez, chère madame, le don de l'accompagnement !

MADAME LADOUCEUR.—*(minaudant)*. Ah ! cher monsieur Ildebert, vous me flattez, vous me flattez énormément !... Je n'ai pas eu l'occasion de faire beaucoup de piano depuis mon mariage, vous comprenez... J'accompagne Sophie, comme ça, le dimanche.

ILDEBERT.—Sophie a fait beaucoup de progrès.

MADAME LADOUCEUR.—Elle est tellement studieuse !

ADÈLE.—*(qui a lu la carte, à Ildebert, avec intention)* C'est entendu !...

MADAME LADOUCEUR.—*(sans comprendre)* Oh ! oui, c'est entendu ! Sophie travaille beaucoup. Elle fera un jour une épouse excellente, car elle

a toutes les qualités (*appuyant sur les mots, à l'intention d'Ildebert*) toutes les qualités !...

ILDEBERT.—(*gêné*) Je n'en doute pas.

(*Sophie revient avec des verres de limonade. On boit en silence.*)

MADAME LADOUCEUR.—Des chocolats, Adèle ?

ADÈLE.—Non, merci, madame... (*se levant*) D'ailleurs, je vous prie de m'excuser, il se fait tard...

SOPHIE.—Tu t'en vas déjà ?

ADÈLE.—Oui. Je dois dîner chez ma grand'mère. C'est assez loin, tu comprends...

MADAME LADOUCEUR.—Il faudra revenir, n'est-ce pas, chère petite ? (*apercevant Ildebert qui s'est levé, lui aussi.*) Mais vous ne partez pas, monsieur Niaizeux ?

ILDEBERT.—Mon Dieu, madame, je vous avoue que cela me plairait infiniment de rester, mais je suis également invité à dîner...

MADAME LADOUCEUR.—Chez votre grand'mère ?

ILDEBERT.—Oh ! non, madame, chez des amis. C'est assez loin...

MADAME LADOUCEUR.—Alors, je ne peux pas vous retenir. Rappelez-vous que vous êtes toujours le bienvenu. Quand vous voudrez revenir, un de ces dimanches...

ILDEBERT.—Je n'oublierai pas, chère madame... un de ces dimanches !...

(*Adèle sort en même temps que Ildebert. Dès qu'ils sont partis, madame Ladouceur se remet à manger des chocolats.*)

MADAME LADOUCEUR.—Il est bien agréable, ce monsieur Niaizeux.

SOPHIE.—(*faisant un peu d'ordre*) Très agréable.

MADAME LADOUCEUR.—Il faudra l'inviter à la campagne, cet été...

SOPHIE.—(*apercevant la carte oubliée par Adèle*) Tiens !

MADAME LADOUCEUR.—Quoi ?

SOPHIE.—Une carte de visite sur laquelle on a écrit : "*Attends-moi !*"

MADAME LADOUCEUR.—Attends-moi ?

SOPHIE.—Attends-moi !... Je ne sais pas qui a bien pu... (*examinant de plus près*) mais c'est l'écriture d'Ildebert !

MADAME LADOUCEUR.—L'écriture de monsieur Niaizeux ?

SOPHIE.—Il n'y a pas d'erreur. J'ai déjà reçu une lettre de lui, l'an dernier !... (*devinant tout à coup la petite comédie qui vient de se jouer*) Mais oui, c'est bien ça ! Et alors... alors... il vient d'écrire "*Attends-moi !*" à... à Adèle !

MADAME LADOUCEUR.—Adèle ? pourquoi Adèle ?

SOPHIE.—Mais parce qu'ils viennent de sortir ensemble !... Il lui a écrit ces deux mots devant nous, sous nos yeux !

MADAME LADOUCEUR.—C'est impossible !

SOPHIE.—Et moi qui croyais qu'il était venu pour faire de la musique !...

(Sophie, très nerveuse, bouscule tout)

MADAME LADOUCEUR.—Sophie, tu exagères !...

SOPHIE.—*(renversant les chocolats)* Je te dis qu'ils se sont rencontrés ici, qu'ils avaient prévu ça ensemble ! Ah ! le polisson, le vilain personnage !

(Elle envoie promener la Valse Mièvre *et le dernier succès des Bouffes Montréalais.)*

MADAME LADOUCEUR.—*(achevant de ramasser les bonbons)* Sophie !... ma musique ! Sophie ! Déchire n'importe quoi mais pas la *Valse Mièvre*, je t'en supplie !...

SOPHIE.—Ah ! je vais lui dire ma façon de penser à Ildebert Niaizeux !... *(criant)* Je lui dirai : "Vous n'êtes qu'un goujat, oui, un goujat... un goujat !"

MONSIEUR LADOUCEUR.—*(du haut de l'escalier)*. Sacré bonsoir, il n'y a donc pas moyen de dormir le dimanche !

MADAME LADOUCEUR.—*(oubliant le tapage qu'elle a fait tout à l'heure, avec une voix lamentable, comme si une catastrophe venait de se produire)*. Sophie !... tu as réveillé ton père !

◘



L'amuseur

L'AMUSEUR

ROGER BLONDEL est ce qu'on est convenu d'appeler un *amuseur*. Il met de la gaité partout où il passe et fait sourire les jeunes filles les plus sérieuses. C'est un véritable *roi du rire*.

La scène se passe chez Louise T.... vers le milieu de la soirée.

Roger et son ami JEAN Rivelot grillent une cigarette dans un coin du fumoir. Par la porte de gauche, on voit passer les danseurs qui glissent au son d'un orchestre nègre.

JEAN.—C'est une musique assommante!

ROGER.—Quelle idée aussi d'avoir choisi des nègres ? C'est du snobisme.

JEAN.—Évidemment, c'est plus rare. Mais je ne crois pas que la musique nègre fasse mieux danser...

ROGER.—Ce n'est pas ce que m'a avoué la frêle petite mademoiselle B... Elle m'a dit en coulant un regard languide: "Ah! cette musique, cette musique! Elle est divine! Les nègres ont tant de sentiment!..."

JEAN.—La petite sotte!

ROGER.—Ne la blâme pas. mon cher, elle s'imagine que c'est ultra-chic la musique nègre! Tiens, regarde ces silhouettes qui passent: elles en sont toutes convaincues. Aussi quel acharnement, quelle fièvre, quelle rage de danser jusqu'à la dernière note métallique du banjo!...

JEAN.—Te sens-tu à l'aise parmi cette débauche musicale?

ROGER.—Le moins du monde! Il me semble que je suis à l'étranger et que, dans quelques secondes, je vais me trouver en face d'une danseuse hawaïenne!...

JEAN.—Le fait est qu'avec de l'imagination...

(*Un temps assez long. La fumée des cigarettes monte lentement. L'orchestre joue toujours son fox-trot endiablé.*)

ROGER.—(*brusquement*) Jean, nous sommes des idiots!

JEAN.—Qu'est-ce que tu dis?

ROGER.—Tu ne trouves pas que nous sommes ridicules?... Cette soirée me dégoûte! Tous les gens qui passent devant nos yeux me font l'effet de pantins qu'on ferait évoluer dans un décor Tous ces rires fardés, ces haleines de parfum, ces visages plâtrés comme des statues!... J'y renonce! Sais-tu pourquoi? Parce je comprends qu'au milieu de tout ce monde qui s'esclaffe nous ne sommes, nous, que des bouffons. Mais oui, des

bouffons stupides, tristement drôles, des amuseurs!

JEAN.—Des amuseurs?

ROGER.—Allons! mon pauvre vieux, tu sais bien que nous faisons à nous deux une paire de clowns, qu'on nous accueille partout avec un joli sourire, comme on accueillerait le pianiste, le salarié, parce que nous sommes un peu l'esprit de salon...

JEAN.—C'est vrai.

ROGER.—Des amuseurs! Sens-tu tout ce qu'il y a de terrible dans ce mot-là. L'amuseur, mon vieux Jean, est le plus malheureux des hommes. Nous ne pouvons que faire rire; nous ne pouvons pas être aimés. Va! les femmes ont toujours aimé le physique avant l'esprit, et si elle nous écoutent parfois plus tendrement c'est qu'elles ont de la pitié pour le bouffon qui les fait rire. Elles voudraient que nous cessions d'être drôles au moment où elles commencent à nous aimer; mais c'est plus fort que nous, il faut que nous plaisantions toujours! Car le rire c'est notre succès, notre luxe!...

(*Un temps*)

JEAN.—Tu es malheureux?

ROGER.—Peut-être!

JEAN.—Tu aimes?

ROGER.—Oui.

JEAN.—Suzanne?

ROGER.—Suzanne!

JEAN.—Mon pauvre vieux!...

ROGER.—Ah! oui "mon pauvre vieux"! Tu as bien raison de me dire ça. je comprends ce que tu m'exprimes dans ces trois mots. J'ai tort n'est-ce pas?

JEAN.—Oh!...

ROGER.—Si. J'ai tort: je le sais. Mais je suis fou de cette petite. Je m'ingénie pendant des heures à être drôle, à inventer des histoires pour la faire rire, pour faire naître un peu de gaieté dans ses yeux... Suzanne est très jolie.

JEAN.—Une *professional beauty!*

ROGER.—Poète!... Oui, elle est exquise, mais c'est l'intelligence la plus nulle que je connaisse. En dehors de ses toilettes, des acteurs de cinéma qu'elle préfère, des potins de société, elle est incapable de parler cinq minutes. Et cependant, je l'aime ainsi... C'est fou?

JEAN.—Je te plains.

ROGER.—Elle est frivole, Suzanne, terriblement frivole! Elle collectionne les beaux garçons!... Ah! comme je les hais ces bellâtres imberbes aux tailles de fillettes! Tiens, quand je pense que nous formons cette armée de danseurs mécaniques, j'ai honte d'être comme les autres.

JEAN.—Sais-tu pourquoi nous en sommes rendus là? C'est à cause de Suzanne!

ROGER.—De Suzanne?

JEAN.—De Suzanne et de toutes celles qui lui ressemblent. Elles ont fait de nous ce que nous

sommes aujourd'hui. C'est parce qu'elles ont reçu une éducation de princesse et qu'elles ont eu tous leurs caprices; c'est parce qu'elles ont été élevées comme des poupées; c'est parce qu'elles ont la tête vide que nous sommes devenus des jeunes gens sans conversation, des *amuseurs* pour jeunes filles blasées. Voilà !

ROGER.—Tu as peut-être raison.

JEAN.—Et pour être à leur niveau nous consentons à faire les polichinelles!

ROGER.—Tu vois ces types qui dansent, là? Ils ont plus de succès que nous... Si, si! Ce ne sont pas des cerveaux! Si nous voulons plaire, soyons comme eux.

JEAN.—Ou plutôt: jouons notre rôle jusqu'au bout!

ROGER.—C'est ça! (*poussant un soupir*) Allons danser!

LE GRAND FRÈRE

AMÉDÉE RONCHONOT est le fils aîné de Monsieur et Madame Gustave Ronchonot, 15a, boulevard Médéric-Martin — appartement bourgeois avec grille prétentieuse.

LOUISETTE, sa sœur, trop jeune encore pour se permettre de sortir seule, profite de ce que la nature lui a donné un grand frère, et l'oblige à jouer le troisième convive de ses rendez-vous. Ce qui, aux yeux de Monsieur et Madame Ronchonot, passe pour être tout à fait convenable. En ce moment, Louisette a senti battre son cœur pour un timide collégien aux yeux languides, et qui double sa rhétorique.

Huit heures du soir. Chez les Ronchonot.

Monsieur et Madame Ronchonot viennent de sortir.

AMÉDÉE. — Chaque fois que tu reçois, je suis condamné à la maison.

LOUISETTE. — Amédée, mon petit Amédée!...

AMÉDÉE. — Et puis, tu m'embêtes!... Si tu crois qu'il m'amuse, ton monsieur Crumont!

LOUISETTE. — Drumont!

AMÉDÉE. — Si tu veux!... N'empêche qu'il est joliment zozo!

LOUISETTE. — Il me plaît à moi.

AMÉDÉE. — Ce n'est pas une raison! Enfin, si tu désires un conseil: change d'amoureux! C'est ce que tu fais assez facilement, d'ailleurs. Le dernier est demeuré huit jours dans ton cœur!

LOUISETTE. — Il avait une mauvaise habitude: il chipait les cigares de papa!

AMÉDÉE. — Heureusement que nous l'avons pincé, la main dans le sac! Ah! c'était un beau p'tit!

LOUISETTE. — Amédée!...

AMÉDÉE.—Drumont, lui, je suis tranquille, il est trop bête pour faire ça!

LOUISETTE.—Amédée!...

AMÉDÉE.—Avec sa figure d'archange et ses manières de petite fille!...Encore, s'il avait des biceps ce serait amusant. Nous pourrions nous boxer, en bas, dans le gymnase.

LOUISETTE.—Et moi?

AMÉDÉE.—Oh! toi, tu nous regarderais faire!

LOUISETTE.—J'aime mieux qu'Édouard n'ait pas de biceps!...Moi je l'aime "de même!"

AMÉDÉE.—As-tu remarqué? Chaque fois qu'il entre, il dit avec un sourire bébête: "Est-ce que je suis en retard?" Ensuite, il se mouche dans un mouchoir propre, qui sent l'eau de Cologne à vingt lieues!

LOUISETTE.—C'est égal, Édouard est un garçon pas ordinaire!

AMÉDÉE.—Ah! pour ça, tu peux le dire! Un oiseau rare, un être rarissime!...

(*Violent coup de sonnette.*)

AMÉDÉE.—Bigre! Il est impatient, ce soir, le jeune Drumont!...

LOUISETTE.—Promets-moi d'être gentil.

AMÉDÉE.—Compte là-dessus, ma soeur!...

(*Édouard entre timidement, très embarrassé de ses mains.*)

ÉDOUARD.—(*avec un sourire bébête*) Est-ce que je suis en retard?

AMÉDÉE.—(*très fort*) Trente-et-unième édition, revue et corrigée!...

ÉDOUARD.—Comment?

AMÉDÉE.—Rien, rien. Bonsoir, Édouard.

ÉDOUARD.—(*lui donnant la main*) Ça va?

AMÉDÉE.—Pas mal du tout.

ÉDOUARD.—Et vous, Louisette?

LOUISETTE.—(*lui faisant signe de s'asseoir près d'elle*) Très bien. Il pleut encore?

ÉDOUARD.—Oui.

(*Il se mouche.*)

AMÉDÉE.—Vous avez le rhume de cerveau?

ÉDOUARD.—Oh! non... c'est... l'humidité!

AMÉDÉE.—Dis donc, Louisette, c'est toi qui empestes le parfum comme ça?

ÉDOUARD.—(*rougissant*) C'est moi. J'ai renversé une bouteille... par mégarde!...

AMÉDÉE.—Je me disais aussi!

(*Il se lève et fait fonctionner le phonographe... Disque de Caruso.*)

AMÉDÉE.—(*à lui-même*) Je ne suis pas pour m'embêter comme ça toute la soirée! Il faut que je trouve un moyen...J'aime bien Louisette, c'est entendu! Mais enfin, elle est ma soeur... et voilà bien sept fois en deux semaines que je je lui sers de protecteur! C'est un peu fort tout de même!...(*tout à coup*) Mais oui! mais oui, il y aurait un moyen...

(*Il sort un instant du salon*)

ÉDOUARD.—(*à Louisette*) Vous n'avez pas chaud?

LOUISETTE.—Non. Pourquoi?

EDOUARD.—Je ne sais pas...moi, j'ai très chaud... c'est même extraordinaire comme j'ai chaud!

LOUISETTE.—Vous êtes drôle, vous!

ÉDOUARD.—Oui! C'est assez comique, n'est-ce pas? On a chaud, comme ça et...et on ne sait pas pourquoi!

(*Amédée revient et s'asseoit en face d'eux avec l'air d'un monsieur qui est fier de lui*)

AMÉDÉE.—(*subitement aimable*) Ce cher Edouard, hein? Est-il assez gentil de venir passer une soirée avec nous!

ÉDOUARD.—Voyons, voyons...

AMÉDÉE.—Mais si, mais si, vous êtes un chic type, là, un vrai! Moi, j'aime ça les chic types!

ÉDOUARD.—(*complètement ahuri par cette amabilité*) Vous êtes trop gentil!...

LOUISETTE.—(*remarquant non sans effroi les prévenances de son frere et croyant à une "sale blague"*) Amédée, tu mets Édouard dans l'embarras!

AMÉDÉE.—Pas le moins du monde! Je ne lui ai jamais dit ça parce que je n'en ai pas trouvé l'occasion. Voilà!

ÉDOUARD.—Ce cher Amédée!

AMÉDÉE.—Ce cher Édouard!

(*Un temps*)

AMÉDÉE.—Ah! ça, Louisette, nous avons commis une erreur impardonnable! Nous recevons Édouard et nous n'avons ni glaces ni gâteaux, ni rien du tout!...Je suis allé faire un tour à la cuisine, il n'y a rien!

LOUISETTE.—Tu es sûr de ce que tu dis?

AMÉDÉE.—Je viens de le constater moi-même.

LOUISETTE.—Oh! c'est contrariant! Mon cher Édouard, je ne sais comment m'excuser auprès de vous...

AMÉDÉE.—Ta ra ta ta!... Édouard va m'accompagner jusqu'à la pharmacie du coin.

LOUISETTE.—Mais non, mais non! Tu peux y aller tout seul!

ÉDOUARD.—(*empressé*) Si vous voulez que je..

AMÉDÉE.—Nous y allons tous les deux!

LOUISETTE.—Voyons Amédée, ce n'est pas possible...

AMÉDÉE.—(*bas, à Louisette*) N'insiste pas! Tu sais que maman ne veut pas que je te laisse seule avec lui.

LOUISETTE.—(*bas, à son frère*) Oh! deux minutes!

AMÉDÉE.—(*même jeu*) Et si, pendant ces deux minutes, elle entrait subitement, c'est moi, qui serais attrapé!

LOUISETTE.—(*même jeu*) C'est vrai...

AMÉDÉE.—Vous venez, n'est-ce pas, Drumont? C'est l'affaire d'un instant.

LOUISETTE.—Prenez un parapluie!

ÉDOUARD.—Merci, mademoiselle Louisette... merci! J'ai bien chaud...c'est effrayant comme j'ai chaud!

AMÉDÉE.—(*le poussant dehors*) Oui, oui. Dépêchons-nous!...

(*Ils sortent. Arrivés au coin où se trouve la pharmacie Sodium: "Remèdes, Glaces, Parfums, Chocolats", ils s'arrêtent. Édouard veut entrer dans le magasin.*)

AMÉDÉE.—Un instant, mon cher Édouard!

ÉDOUARD.—Vous n'entrez pas?

AMÉDÉE.—Non.

ÉDOUARD.—Vous allez demeurer sur le trottoir?

AMÉDÉE.—Non.

ÉDOUARD.—Mais...

AMÉDÉE.—Mon cher Édouard, vous ne vous imaginez pas que j'ai réussi à vous faire sortir de la maison dans le simple but de faire l'achat de glaces et de gâteaux?

ÉDOUARD.—Cependant...

AMÉDÉE.—Non. Vous allez comprendre. Je suis chargé par mes parents de monter la garde dans le salon, chaque fois que vous venez rendre visite à Louisette..

ÉDOUARD.—Monter la garde?

AMÉDÉE.—Parfaitement. Vous ne voudriez pas, qu'une fois délivré de cette corvée, je vous ramène chez moi pour recommencer une surveillance qui me barbe?

ÉDOUARD.—Vous ne voulez pas retourner?

AMÉDÉE.—Non.

ÉDOUARD.—Alors, je vais retourner seul!

AMÉDÉE.—Vous ne ferez pas ça! Je vous emmène bien gentiment prendre un bock au *Café de la Vivandière*, et nous irons terminer la soirée aux *Jardins Égyptiens*!

ÉDOUARD.—Et Louisette?

AMÉDÉE.— J'avoue que c'est un peu délicat... mais si vous ne pouvez pas lui raconter une histoire quelconque, demain, vous êtes le dernier des idiots!

ÉDOUARD.—Mais c'est fou!

AMÉDÉE.—Allons, pas de phrases! Suivez-moi, mon cher Édouard.

(Il le force à prendre un taxi.)

LOUISETTE.—*(regardant la pendule du salon)* Voilà une heure qu'ils sont partis! Une heure pour aller chercher des gâteaux et des glaces à la pharmacie qui est tout près!...C'est assez curieux!... Amédée m'a affirmé qu'il reviendrait au bout de quelques minutes. Est-ce qu'il leur serait arrivé un accident?... J'ai un peu soif!

(Elle va dans la cuisine, ouvre une armoire pour prendre un verre et découvre en même temps les glaces, les gâteaux, cachés au fond de l'armoire)

Par exemple!...Oh! c'est épouvantable, c'est atroce, c'est à devenir folle!...Amédée s'est moqué de moi! Il a emmené mon Édouard, mon cher petit Édouard!!

(Elle se met à pleurer, prenant à témoin de son malheur tous les objets de la cuisine.

(Onze heures.)

Monsieur et Madame Ronchonot entrent.

Ils trouvent Louisette seule, assise sur un canapé, lisant le "Guide des Amoureux."

MADAME RONCHONOT.—Bonsoir, fillette! Tu as passé une bonne soirée?

(Silence)

MONSIEUR RONCHONOT.—Et Amédée? Il est allé reconduire le jeune Drumont?

LOUISETTE.—*(les yeux secs, les lèvres mauvaises)* Oui...oui... c'est ça! Il est allé reconduire le jeune Drumont!


le cauchemar d'un artiste

LE CAUCHEMAR D'UN ARTISTE

Personnages :

GASPARD LECABOT.
ARISTIDE CRÉMONIN.
LEBOITEUX, régisseur.

(*La loge de Gaspard Lecabot aux Folies-Montréalaises. Au fond, à gauche, petite et unique porte avec crochets. A droite de cette porte s'étalent majestueusement sur des supports, les mille et un vêtements du grand comédien. Au premier plan, à gauche, une malle. A droite, table avec miroir. Sur cette table se trouvent des bâtons de maquillage, de la poudre de riz, des lettres de femmes, etc...*)

Au lever du rideau, Gaspard Lecabot est à se maquiller. Entre Leboiteux.

LECABOT.—Qu'est-ce que c'est ?
LEBOITEUX.—C'est un monsieur qui veut absolument vous voir.

LECABOT.—Il t'a dit son nom ?

LEBOITEUX.—(*lui présentant une carte de visite*) Voici ce qu'il m'a prié de vous remettre.

LECABOT.—(*lisant*) "Aristide Crémonin." (*parlé*) Tu connais ça, toi ?

LEBOITEUX.—Crémonin ? Pas du tout.

LECABOT.—(*lisant sur le dos de la carte*) "Monsieur, veuillez, je vous prie, m'accorder un entretien. J'ai des choses très importantes à vous communiquer." (*parlé*) Tiens, ma foi, c'est étrange ! Voilà un homme que je ne connais ni d'Eve ni d'Adam et qui a des choses importantes à me communiquer !... Tant pis, je suis trop curieux : va me le chercher. (*Leboiteux sort. Resté seul, Gaspard Lecabot termine son maquillage.*)

LECABOT.—Huit heures moins le quart... Allons, j'ai tout le temps qu'il faut pour recevoir ce monsieur... D'ailleurs, je ne suis pas en scène au commencement du *un*...

(*Aristide Crémonin pénètre dans la loge.*)

ARISTIDE CRÉMONIN.—(*très exubérant*) Ah ! cher monsieur, je suis enchanté de vous voir !

LECABOT.—Mais... moi aussi, monsieur ! C'est donc à Monsieur Aristide Crémonin que j'ai l'honneur de parler ?

ARISTIDE CRÉMONIN.—A lui-même, monsieur ! Au plus fervent admirateur des artistes... et de vous-même. Je suis poète, dramaturge à mes

heures, acteur, détective et même agent de commerce !...

LECABOT.—Diable ! Vous êtes à faire peur !...

ARISTIDE CRÉMONIN.—Ah ! et puis, ce n'est pas tout. Dans ma famille, nous sommes tous ainsi ; de père en fils, nous brûlons tous de la même ardeur pour le génie théâtral, poétique et... policier ! Ainsi, tenez, mon arrière grand-père qui vivait sous la Révolution...

LECABOT.—(*lui coupant la parole*) De grâce, monsieur Crémonin, épargnez-moi toute cette généalogie !

ARISTIDE CRÉMONIN.—Au fait, vous avez peut-être raison, et cela pourrait me faire oublier le but de ma visite.

LECABOT.—(*lui montrant la malle*) Asseyez-vous, je vous en prie. C'est dommage, je n'ai que ce siège à vous offrir !...

ARISTIDE CRÉMONIN.—(*s'asseyant*) Eh ! allez donc, ne vous excusez pas !... C'est tout naturel, et puis, c'est vraiment très original !

LECABOT.—(*d'un petit ton détaché*) Voyons vos choses importantes...

ARISTIDE CRÉMONIN.—(*souriant finement*) Je vous le donne en mille !... Je viens d'apprendre que trois individus veulent vous assassiner à la sortie du théâtre.

LECABOT.—(*sursautant*) Hein ? m'assassiner ?... Mais comment pouvez-vous savoir ?

ARISTIDE CREMONIN.—(*très calme*) Vous allez comprendre. Vous avez joué, la semaine dernière, une pièce intitulée *Phèdre*, d'un monsieur Racine, je crois. Or, j'ai un beau-frère moi, monsieur, qui est un maniaque, un détraqué, enfin un idiot. Mais, comme tous ceux de ma famille, il est très artiste et fréquente tous les théâtres, même les très mauvais. Dans cette pièce, vous le savez comme moi, il y a un imbécile de mari qui se fait jouer des tours par cette brave madame Phèdre. Eh bien, mon beau-frère s'est reconnu sous les traits de Thésée, le mari... et, comme vous êtes le directeur de ce théâtre, il veut vous tuer, voilà !...

LECABOT.—Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ?

ARISTIDE CREMONIN.—Tout simplement la vérité ! Monsieur mon beau-frère par un prodige d'imagination, — nous sommes tous des prodiges dans notre famille — croit que vous avez voulu vous moquer de lui en représentant sur la scène sa propre histoire !

LECABOT.—(*ahuri*) Sa propre hist...? Ah ! ça, c'est incroyable ! Mes compliments ! Vous avez un joli beau-frère !...

ARISTIDE CREMONIN.—Ah ! ce n'est vraiment pas la peine !... Toutefois, je suis venu ici, à son insu, pour vous prévenir de son mauvais dessein et vous conseiller d'être escorté à la sortie du théâ-

tre. (*avec fatuité*) Vous voyez, sans me vanter, que je vous sauve la vie !...

LECABOT.—(*ironique*) Croyez, cher monsieur, que je vous en suis profondément reconnaissant.

ARISTIDE CRÉMONIN.—Oui, mais je n'ai que faire de votre reconnaissance...

LECABOT.—(*surpris*) Ah!... vraiment...? Que faut-il pour vous être agréable ?

ARISTIDE CRÉMONIN.—Jouer ma pièce!

LECABOT.—Hein ?... (*souriant*) Ah ! c'est vrai : vous êtes également dramaturge à vos heures !... Voyons, quel est le titre de cette pièce ?

ARISTIDE CRÉMONIN.—*La crampe d'estomac.*

LECABOT.—(*faisant de l'esprit*) Je suppose que c'est en plusieurs actes ?

ARISTIDE CRÉMONIN.—(*sèchement*) Non, monsieur ! *La crampe d'estomac* n'a qu'un acte !...

LECABOT.—Le sujet de votre pièce ?

ARISTIDE CRÉMONIN.—L'intrigue est assez simple. C'est un monsieur très élégant, très riche, quoique faisant énormément la noce et passant la journée à cuver son vin. C'est votre rôle !

LECABOT.—Charmant !

ARISTIDE CRÉMONIN.—Donc, c'est très simple et en même temps très compliqué. Vous allez voir. Isidore...

LECABOT.—Isidore ?

ARISTIDE CRÉMONIN.—Oui, c'est le nom de ce jeune fêtard. Isidore vient de manger une salade de

homard en compagnie d'une charmante personne. Malheureusement pour lui, son estomac se révolte et lui fait sentir la cruauté d'une guerre intestine ! Et remarquez bien que cela se produit au moment précis où Berthe allait être conquise. Isidore se lève tout pâle, fait la grimace, repousse nerveusement son assiette. Alors, le propriétaire...

LECABOT.—Pardon, monsieur, je me refuse à jouer un rôle comme ça !

ARISTIDE CRÉMONIN.—Pourquoi? C'est un rôle épatant, un rôle à effet ! Surtout à la fin quand vous criez d'une voix de stentor : "En voulez-vous des z'homards?"...

LECABOT.—Ah? Il y a ça dans le rôle ?

ARISTIDE CRÉMONIN.—Il y en a bien d'autres, cher monsieur !... J'ai justement cinq copies de la pièce dans mon paletot.

(Il fouille dans ses poches, sort cinq manuscrits crasseux qu'il étale sur la petite table.)

Voilà !

LECABOT.—Je regrette beaucoup, mais il m'est impossible de faire jouer votre *Crampe d'estomac*.

ARISTIDE CRÉMONIN.—*(se levant)* Qu'est-ce que vous dites?

LECABOT.—Voyons, monsieur Crémonin, réfléchissez vous-même ! Croyez-vous que je puisse vraisemblablement mettre sur les affiches : "*Gaspard*

Lecabot et sa troupe dans LA CRAMPE D'ESTOMAC, tragi-comédie en un acte de M. Aristide Crémonin"?.. Vous voulez donc que je fasse un *four* ? Votre pièce, je m'en fiche comme de l'an cent ! Ce qui m'intéresse, moi, c'est l'argent qu'elle peut rapporter. Voilà comment il faut comprendre l'*Art* !..

ARISTIDE CRÉMONIN. — (*farouche*) C'est-à-dire, vous voulez surtout faire de l'*Or* !.. Vous refusez de jouer ma pièce qui est un pur chef-d'œuvre, entendez-vous? C'est une pièce destinée à révolutionner le théâtre ! Et vous refusez de la lire? Ah ! prenez garde, monsieur ! ! !

(*Brusquement, il sort de sa poche un poignard ressemblant plutôt à un couteau de cuisine et s'élance sur Lecabot. Juste au moment où l'arme va s'enfoncer dans la peau du beau Gaspard, les lumières s'éteignent. Quelques secondes; puis la rampe seule se rallume lentement. Alors, on voit Gaspard Lecabot endormi à sa table, immobile, la tête entre les mains. Il est seul. Sa loge est dans le même état qu'elle était au commencement. Tout à coup la voix de Leboiteux clame un* "En scène !" *suivi du petit chahut que fait toujours le régisseur pour faire taire le public.*)

LECABOT. — (*se réveillant en sursaut*) Au secours !.. (*regardant autour de lui*) Tiens, il n'y a personne? Oh ! quel vilain rêve !.. C'est égal, j'ai eu peur tout de même... Qu'est-ce que j'ai bien pu man-

ger ?.. (*se remettant peu à peu*) Il n'y a pas à dire : pour jouer *La crampe d'estomac* il en fallait du ventre !

(*Il feuillette son rôle.*)

Voyons qu'est-ce que je dois dire en entrant ?.. Ah ! oui... (*lisant*) Madame, il faut que je vous parle !"

(*Il donne un dernier coup de crayon, un dernier coup de brosse, et sort en répétant de cette voix inimitable "Madame, il faut que je vous parle ! Madame, il faut que je vous parle !... Madame, il faut que je vous parle ! ! !..*)

ET

LE RIDEAU

SE LÈVE.

TABLE DES MATIÈRES

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 14 FÉVRIER 1922

PAR

L'IMPRIMERIE DES ÉDITEURS, LIMITÉE, MONTRÉAL.

DESSINS DE L'AUTEUR.

